

Les migrations des Catalans en SÉNÉGAMBIE durant le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècles : la présence catalane au Sénégal

Papa Sow (Universitat Autònoma de Barcelona)

Resumé / Resum / Abstract

L'auteur analyse les relations économiques et démographiques entre Catalogne et Sénégal pendant le XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. / *L'autor analitza les relacions demogràfiques -i per extensió econòmiques, culturals i socials- entre Catalunya i Senegal durant els segles XIX i XX. / The author analyzes the economic and demographic relations between Catalonia and Senegal during the 19th and 20th century.*

Mots clé / Paraules clau / Key Words

Catalogne, démographie, économie, Sénégal, dix-neuvième siècle, vingtième siècle. / *Catalunya, demografia, economia, Senegal, segle XIX, segle XX. / Catalonia, demography, economy, Sénégal, 19th century, 20th century.*

1. A-t-il existé un lien ou une passerelle historique entre la SÉNÉGAMBIE et la Catalogne. Est-il donc possible de faire une histoire des relations entre le Sénégal (ou/et la Gambie) et la Catalogne ? S'était-elle faite seulement au niveau étatique, économique, moral et/ou interpersonnel, inter-familial ? Dans quelle plage de temps et de mémoire s'était-elle établie et développée ? Quels enseignements pouvons nous tirer de cette relation ?

2. Une minutieuse recherche¹ bibliographique a permis de découvrir qu'il a existé bel et bien des relations entre la Catalogne et la SÉNÉGAMBIE, ou plutôt entre la Catalogne et ce qui constitue aujourd'hui le Sénégal et la Gambie. Les oeuvres² rencontrées fourmillent d'informations utiles et sont, pour reprendre le sociologue sénégalais Abdoulaye Bara Diop (1984, p. 5), "le résultat de la rencontre de personnalités et d'une époque". À travers ces deux livres et les différents articles authentiques dépouillés, c'est la SÉNÉGAMBIE de la fin du XIX^{ème} siècle et de la première moitié du XX^{ème} siècle que l'on décrit. Mais la grande nouveauté qu'apportent les oeuvres de Ricard Carreras i Valls et de J. Maluquer i Viladot c'est qu'elles permettent de découvrir l'existence d'une "aventure économique", ou mieux dit, d'une immigration catalane, en terres sénégalaise et gambienne. Jusque là, il n'y avait pas eu aucune étude sérieuse sur l'ancienne présence catalane au Sénégal. Ces deux livres ainsi que les différents articles qui restituent la présence catalane en SÉNÉGAMBIE montrent ainsi que les Catalans, parfois grands

1. Recherche effectuée aux archives Carandell de la bibliothèque des Sciences Sociales de l'Université Autonome de Barcelone ainsi qu'à l'Institut de Cartographie de Catalogne, au Centre d'Excursionniste de Catalogne, à l'Arxiu Mas Institut Amateur-Barcelona, à l'Institut d'Estudis Fotogràfic de Barcelona et aux Archives Nationales du Sénégal.

2. Il s'agit essentiellement de deux livres authentiques et importants écrits par des Catalans, en l'occurrence Ricard Carreras i Valls (1926) et Joan Maluquer i Viladot (1928) ainsi que quelques articles d'"excursionnistes" catalans, et surtout à une époque où l'Espagne s'intéressait moins à "l'autre Afrique" située en dehors de sa sphère équato-guinéenne et nord-marocaine.

"collaborateurs" des Français dans l'entreprise coloniale en Afrique, ont joué un rôle économique et commercial éminemment important. Ce dernier a été notoire surtout dans le développement des cultures de rentes comme l'arachide, principale richesse du Sénégal colonial d'alors.

1. Un diagnostic rapide des oeuvres de Ricard Carreras i Valls et de Joan Maluquer i Viladot : qui étaient-ils ? Quelles informations ou quels discours renseignent leurs écrits ?

Ricard Carreras i Valls et l'“excursion” sénégalaise

3. D'abord, la lecture du livre de Ricard Carreras i Valls renseigne un peu sur l'auteur ou du moins sur sa personnalité.³ Il se considère comme un observateur ou “un excursionniste” puisque le titre même de son ouvrage annonce le ton dès le début : impressions d'un viatge⁴ (“Impressions d'un voyage”). Ce dernier est effectué en avril 1915 à bord du bateau le Gergovia, depuis le port de Marseille en France. Arrivé à Dakar en avril 1915, Ricard Carreras i Valls fait, si l'on en croit à son récit, une série “d'excursions” jusqu'en Guinée-Conakry en passant par la Gambie, la Mauritanie et le Soudan (actuel Mali), par plusieurs moyens de transport (à dos d'animal, pirogues, marche à pied, automobile, trains). Il refait la même route et rejoint Dakar en août 1915, avant de retourner sur Barcelone. Il illustre la route de ses “excursions” sur une carte (visible aux pages 112 & 113 de l'ouvrage). À la page 5 du livre, il affirme devoir une dette envers ses amis et compagnons du Centre Excursionniste de Catalogne (que nous allons désormais abrégé par CEC) pour qui il dit avoir écrit le livre. Il donnera d'ailleurs une “série de conférences”⁵ sur son voyage le 16, 23 et 30 janvier 1925 au même CEC. Durant les quatre mois passés en Afrique Occidentale (p. 14) à “excursioner” (à excursionner), il se prend aussi comme un explorateur dans une Afrique, hélas, partagée et dominée depuis plusieurs siècles par l'autre Europe, en l'occurrence la France et la Grande Bretagne. Pour lui rendre, peut-être, la monnaie Le CEC présente le livre au public dans son Butlletí n° 375 (1926) aux pages 318 et 319 sous la plume d'un certain A. Le Sieur Ricard Carreras dit aussi être l'ami intime du Président d'alors du CEC, un certain César August Torras i Ferrer qui dirigea le Centre⁶ à partir de décembre 1885. Le résumé de présentation du livre, classé dans la rubrique “excursionisme exòtic” (excursionisme exotique), est fort intéressant : non seulement il valorise les apports “etnogràfiques” (ethnographiques) apportés pour la connaissance des “pobladors del Senegal i

3. Nous ne disposons, malheureusement, pas de beaucoup d'informations sur la vie de l'auteur, sa date et lieu de naissance, de sa mort, etc.

4. Traduit en français en 1927, le livre est publié, en France, aux Éditions de l'Éveil Catalan à Perpignan, la capitale régionale du Languedoc-Roussillon, sous le titre : En marge du Sahara : Impressions d'un voyage au Sénégal, Gambie, Guinée et Mauritanie.

5. Il annonce ces “conférences” à la page 6 du livre, conférences effectivement retranscrites dans le BEC (Butlletí Excursionista de Catalunya) n° 35 du mois de janvier 1925, à la page 78 où elles y sont bel et bien mentionnées en ces termes : “Els dies 16, 23 i 30 el senyor Ricard Carreras i Valls donà una serie de conferències sobre el tema “Impressions poètiques d'un viatge al Senegal, Gàmbia, Guinea, Sudan i Mauritània; Navegant els rius Milo, Niger i Senegal”, les quals foren ilustrades amb nombrosos projeccions”.

6. Pour la petite histoire, nous avons pu savoir que le Centre Excursionniste de Catalogne date de fort longtemps. Il fut créé vers la fin de la décennie 1870. L'année 1927 fut célébrée le “Cinquantenari” (cinquantenaire) de la Fondation liée au Centre. Cette célébration a été faite sous le sceau de nombreuses conférences dont une a, particulièrement, retenu notre attention. Il s'agit celle présentée dans le BEC n° 382 du mois de mars, aux pages 110-111 et intitulée : “Els viatges medievals dels Catalans a l'Atlàntic”. Celle-ci fut donnée le 9 février 1927 par un certain Monsieur Pelegrí Casades i Gramatxes, à la place d'Elies Serra i Ràfols, empêché.

Gambia” (des peuples du Sénégal et de la Gambie), mais aussi il critique un peu l’auteur d’avoir personnalisé les “descripcions” (les descriptions) que souffrent d’un “manca de malícia” (manque de malice) :

“Sia benvingut aquest llibre al nostre incipient catàleg d’obres d’excursionisme exòtic. El senyor Carreras hi esmerça quatre mesos en recòrrer aquelles enconrades verges, malgrat els ferrocarrils i vies fluvials, gaudint de tot el seu encís salvatge, contrastat aleshores amb l’ambient d’intranquil·litat, que en el món civilitzat promovia la gran guerra en tot el seu esclat. [...] En llegir el llibre ens sembla assistir a una causerie agradable més que una explicació estampada. Les descripcions són purament personals, i fins massa ingènues, doncs els manca la malícia que en altres llibres escrits per gent més bregada dóna una valor més gran a les coses que dites senzillament semblen no tenir-ne tant. Hi ha dades molt interessants, sobretot al final del llibre i en la secció de notes, mostrant molt clarament les divisions etnogràfiques dels pobladors del Senegal i Gàmbia.”

4. Ainsi, dans son livre, en expliquant les motifs de son voyage (pp. 5-14), Ricard Carreras i Valls reste convaincu que son périple est une véritable “excursion” à la fois simple et dangereuse, rempli de “perills” (périls) et de satisfaction intime, de joie et de douleur (R. Carreras i Valls, 1926, p. 14) :

“Es així com una excursió relativament senzilla pot convertir-se en una empresa sembrada de perills; quatre mesos d’excursioner pel continent negre, sense descansar enlloc, en l’època de les pluges, que és la més terrible per a l’europeu, donen un coneixement dels països visitats molt més complet que el que hom pugui adquirir viatjant amb el confort i facilitats relatives d’avui; i quan de retorn, amb la satisfacció íntima de les dificultats vençudes, repaseu el llibret de notes on hi heu traslladat les impressions rebudes, reviu en forma insospita els goigs i els dolors passats, tots ells plens d’emocions estètiques, que difícilment s’esborraran mai més”.

5. De nombreux passages, dans son livre, révèle cette situation d’explorateur qui fait de lui, à la fois un profane pour certaines choses et un initié quand, par exemple, il s’agit de décrire le “modernisme colonial” que la France a apporté dans les pays visités. L’ambivalence de sa personnalité est encore très frappante quand il prend des positions pleines de stéréotypes, de clichés et de préjugés sur les Noirs colonisés. Le langage est parfois grossier, vulgaire jusque dans ses expressions et rempli de schémas réducteurs. Les extraits suivants en disent long : ainsi à la page 53, il présente une Afrique, continent de “ténèbres”, sans histoire, qui n’a ni “monuments de pierre” ni “peu de choses à dire sur son passé” :

“L’Africa negra, desgraciadament, no conté monuments de pedra que puguin donar una llum dintre d’aquelles tenebres, ja que si s’exceptuen les construccions de maons de Djenné i les pedra de Zambewe, en el Sud africà, i potser algunes altres escasses, degudes, segurament, a civilitzacions diferents, els negres no basteixen altres edificacions que aquestes d’argila i palla, que poca cosa poden dir-nos sobre son passat; és per això que solament les tradicions i lo que sobre d’ells s’ha escrit és lo que pot proporcionar-nos algunes dades”.

6. Glorifiant la colonisation française, il écrit à la page 128, que celle-ci, grâce “al cultiu del cacahuet” (à la culture de l’arachide), “la compenetració amb l’europeu” (la co-pénétration avec l’Européen) et au “progrès” a donné aux noirs sénégalais un “bienestar” (bien-être). Ce dernier



les aurait transformés en de véritables urbains qui savent profiter “dels benifets de la civilització nostrada” (des bienfaits de la civilisation occidentale) jusqu’à “autoritaris ordenant a altres negres” (se permettre d’être autoritaires et de donner des ordres aux autres nègres). Il regrette aussi, l’absence au Sénégal, de cette “senzillesa i humilitat que encara he pogut veure a l’interior africà” (simplicité et humilité [qu’il a] pu voir dans l’Afrique intérieure [“incivilisée”]) :

“És al Senegal on el negre ha començat a veure compensats els fruits del treball: aquest cultiu del cacahuet, que en determinades èpoques ha fet circular abundantament la moneda, que després ha convertit en objectes de luxe i benestar, ha originat a l’ensem la creació de diverses viles d’importància comercial remarcable: Lougà, Tivahuane, Thies i Rufisque són centres en els que, des de fa molts anys, els europeos hi ha establert factories; en elles el sentiment comercial dels indígenes s’ha desvetllat, la compenetració amb l’europeo cada dia ha estat més forta; costums, vicis i virtuts, van infiltrant-se en aquestes viles, que van engrandint-se, i d’elles van passant al camp; tot va transformant-se ràpidament, i aquells negres que cinquanta anys enrera vivien en aquell estat primitiu que els feia semblar refractaris a tot progrès, avui accepten els benifets de la civilització nostrada, com si tota la vida n’haguessin fruit. A les estacions els veieu, ara autoritaris ordenant a altres negres càrregues i descàrregues de mercaderies; ara, alternant amb els blancs, d’igual a igual; tota aquella senzillesa i humilitat que encara he pogut veure a l’interior africà, aquí ja ha desaparegut, hom es troba realment en presència d’una raça que la civilització va concretant-la en un tipus que és difícil pronosticar quins destins li té reservats la providència”

7. Aux pages 133, 134 et 135, Ricard Carreras i Valls, revient sur un stéréotype tant ancien qu’actuel, celui qui considère le nègre comme un “petit-enfant” devant les fastueuses merveilles de la civilisation occidentale. Il parle d’un “infantament prodigiós de la mare Africa, fecundada pel vell continent europeu” (enfantement prodigieux de la mère Afrique, fécondée par le vieux continent européen). De plus, il se livre à une véritable sociologie, malheureusement pleine de préjugés et non scientifique, du “negre de la costa” (nègre urbain “civilisé” de la côte) de Dakar et de Saint-Louis qu’il nomme lui-même “super-nègre” (super-nègre) et qui dit-il, grâce au “refinament de la civilització actual” (raffinement de la civilisation actuelle), déjà se considère “d’igual a igual” (égal à égal) avec le Blanc, porteur de tous les progrès. Il regrette, enfin, amèrement la perte en cours de l’infantilité de ce nègre sénégalais, perte qui entraîne en même temps une disparition de la “poesia de la innocència” (poésie de l’innocence) dont “jouissait” tant l’homme blanc :

“Un gran part de l’interior del continent negre, en menys de vint anys, ha passat de la prehistòria al refinament de la civilització actual; tribus que durant milers d’anys han viscut a l’estil dels nostres protoibèrics, s’han trobat de sobte voltades de xarxes de ferrocarrils i carreteres, han rebut la visita d’automòbils, han pogut veure volar l’home sobre llurs testes, i el telègraf i telèfon, el cine, el gramofon i la radio els han posat en contacte amb tot el món. Això pot ser expliqüi aquesta especial idiosincràcia del negre, de no meravellar-se de res; aquesta contestació tan freqüent que hom rep quan els pregunta el parer sobre qualsevol modernitat i que sols té dues paraules, manière de blanc, coses dels blancs, que ho resumeix tot. És un infantament prodigiós de la mare Àfrica, fecundada pel vell continent europeu, el que en certs indrets, s’ha produït. És el desvetllament d’una milenària dormida, que en moltes de les actuals generacions africanes es manifesta amb el tipus característic de l’home-infant; negres en la plenitud de la vida es comporten exactament com les criatures de sis anys. Aquest tipus d’home-infant que, quasi sense excepció, hom pot observar en l’interior africà, va modificant-se

a mida de la major convivència amb els blancs; i quan arriba a la costa, on aquesta convivència és ja de molts anys, el tipus d'home-infant quasi desapareix per a convertir-se en lo que podríem dir-ne el super-negre. Els negres de Dakar, de Sant Lluís i d'altres poblacions que ja des de sa naixença han estat en ple contacte amb la civilització europea, que han tingut ocasió de reparar als vicis i misèries de molts dels blancs que des de petits han conegut, ja no miren al blanc com un home superior, el tracten ja d'igual a igual; per raó del color ja no hi ha diferències; és el negre ple d'orgull, que si bé conserva reminiscències de sa primitiva infantilitat, no admet altra superioritat que resultant dels diners, o de l'autoritat manifestament ostensible. Intel·lectualitat i cultura, salvant raríssimes excepcions, no li diuen res. [...] però a l'observar la manera com aquelles races assimilen aquesta civilització, al veure que és solament la part material de la mateixa lo que les atrau, hom no pot menys que considerar si a llurs rudimentàries intel·ligències no es produirà idèntic fenòmen que el produït als negres de la costa, perdent-se aleshores aquella infantilitat, aquella poesia de la innocència, que ja ens serà possible gaudir-la més”.

8. En même temps qu'il donne des jugements remplis de clichés, il ne cesse de décrire pourtant l'espace colonial qui choque et heurte ses “sensacions rebudes” (sensations reçues)”, (p. 2). Son humanisme sort, cependant, carrément à la page 25 & 27, quand il s'offusque devant la “vergonya eterna” (honte éternelle) que constitue l'île de Gorée témoin des siècles et des siècles “d'horribles crims” (d'horribles crimes) sur l'esclavage des Noirs. Il fustige aussi l'incorporation de force des “tropes negres” (des troupes noires de la colonie) qui vont combattre “sens defensa” (sans défense) dans des guerres européennes qu'elles n'ont pas contribué à commettre :

“¿Veus al port de Dakar anclat un barco? És el “Phrigie”, que transporta a França les tropes negres. [...] És una iniquitat que al cel clama i que de vergonya la cara inflama, el que ahir, avui i cada dia veiem com el crim té la recompensa, d'abatre el poble negre sens defensa de la civilització”.

9. Aux pages 147 et 148, il se dit aussi être plutôt surpris de voir la co-habitation qui prévaut entre la “multitud de blancs i negres de totes classes” (multitude de Blancs et de Noirs de toutes les classes sociales), qui vaque à leurs occupations à Dakar, la capitale coloniale. Sa surprise est aussi grande de voir, dans un Sénégal sous domination coloniale, que la “perfecció dels serveis del port, de correus i telègrafs” (perfection des services du port, de la poste et des télégraphes), où travaillent indigènes et colonisateurs, était notoire et acceptable :

“És sorprenent veure, entre mig d'una abigarrada multitud de blancs i negres de totes classes, una població semblant amb els amples carrers i tota mena d'avenços moderns en plena Àfrica negra; cines, variétés i tota classe de diversions alternen amb la perfecció dels serveis del port, de correus i telègrafs; tant que si el clima i la temperatura (de 30 a 40° a l'ombra a l'abril) i els arbres, on volen precioses bengalines, no tornessin un hom a la realitat, poc es podria creure ésser a l'Àfrica.”

10. S'il voit la question coloniale à partir du dehors (puisqu'il provient d'une nation catalane qui n'a jamais officiellement colonisé un peuple d'Afrique, mais qui a étroitement et subtilement collaboré dans plusieurs colonisations aux Amériques et en Afrique : nous y reviendrons pour le cas sénégalais), Ricard Carreras i Valls est bel et bien en faveur de l'occupation par les Européens (en l'occurrence des Français) des pays qu'il a visités. Dans plusieurs paragraphes de son ouvrage, il l'a réitéré. En plus, il n'est pas profondément critique



face à la tâche colonisatrice des Français puisqu'il les admire et les respecte. Aussi loue-t-il, d'une vive voix, le courage du "Général Faidherbe" qu'il qualifie de "gran geni" (grand génie) avec sa "maravellosa organització militar i política" (merveilleuse organisation militaire et politique) aux pages 123 & 124 :

"Ja entrats en el període de la veritable colonització francesa, cal esmentar al general Faidherbe, a qui deu el Senegal la maravellosa organització militar i política que, aprofitant les característiques bèl·liques dels mateixos indígenes, ha permès, amb relativament escàs vessament de sang francesa, als successors d'aquell gran geni, dotar a França de l'immens domini de l'Àfrica Occidental."

11. La même admiration se poursuit en territoire gambien, pourtant colonisé par les Anglais. En décrivant Bathurst (l'ancien nom de la capitale), il s'émerveille devant la différence "remarquable" (remarquable) de la colonisation anglaise par rapport à celle française (p. 148):

"És al desembocament del Gambia que es troba Bathurst (colònia anglesa). És una població bonica sense grans edificis (el major és el mercat, construït en 1854), rodejada d'arbres gegantins, que produeixen el fals kapok (miraguano) i el seu tronc, en alguns de més de tres metres de diàmetre, és estriat, deixant entre estria i estria espai suficient per a eixoplugar-se algunes persones. És curiós veure-hi un camp de foot-ball i una abundor de garses del tamany dels corbs d'aquí, així com uns petits vultres, que no fugen encara que se'ls hi passi pel costat. És un detall remarcable de la colonització anglesa el veure exclusivament desempenyat per negres els serveis oficials del port, correus i telégrafs".

12. Ainsi, en terminant de lire l'ouvrage de Ricard Carreras i Valls, l'on découvre que son oeuvre s'inscrit pleinement sur des narrations de voyages venant de la marge. C'est-à-dire des circuits non officiels. L'entreprise "excursionniste" de l'auteur n'entre pas dans le cadre d'une politique étatique du gouvernement catalan. Elle ressort d'une volonté personnelle de faire des "excursions" dans un continent à peine connu et visité par la majorité des Catalans. Le "voyage" s'inscrit aussi dans une dynamique de "redécouverte" et d'étude sociologique que demandent des organismes tels les centres d'excursionnistes européens. L'ouvrage permet aussi de dégager l'opinion que l'auteur a sur la domination coloniale française. Pour lui, et malheureusement pour les Africains, la colonisation était une réalité inévitable et qu'elle devait inélectablement venir de l'Occident, ou mieux du monde méditerranée "mère" de toutes les civilisations actuelles". À plusieurs occasions et sous la fibre d'une passion patriotique,⁷ Ricard Carreras i Valls s'est, plusieurs fois, référé à cette culture occidentale et méditerranéenne qui, selon lui, a fait sortir l'Afrique des ténèbres. Il y a aussi cette volonté manifeste, de sa part, de ressortir une

7. Nous signalerons ici que Ricard Carreras i Valls a reçu de vives critiques de la part d'un éminent Géographe catalan Gonçal De Reparaz (Fill). Ce dernier, faisant une lecture critique d'un autre livre de R. Carreras i Valls (il s'agit de : La descoberta d'Amèrica (Ferrer, Cabot i Colom), publié en 1928) dans le Butlletí Excursionnista de Catalunya n° 398 de la même année, a vigoureusement reproché à R. Carreras i Valls (page 280 de l'article) de "precipitació" (précipitation) et de faire une "sèrie d'equivocacions en les dades que dona i en les afirmacions que fa, de repeticions i d'incongruències que molt perjudiquen el seu treball" (série d'erreurs dans les données qu'il donne et dans les affirmations qu'il fait, des répétitions et incohérences qui sapent son travail) : " El senyor Carreras i Valls hauria pogut fer un interessant fullet amb els capítols que es refereixen a aquesta part de la vida de Cabot el fill. Però el seu entusiasme l'ha portat a voler fer un volum extens i això ha perjudicat considerablement el seu treball i la precipitació ..., amb què l'ha fet ha estat causa d'una série d'equivocacions en les dades que dona i en les afirmacions que fa, de repeticions i d'incongruències que molt perjudiquen el seu treball". En plus, Gonçal De Reparaz (Fill) rejette toute la thèse de la "découverte de l'Afrique Occidentale" par des Catalans aux pages 281 et 282 du même article critique.

“catalanité de la découverte de l’Afrique Occidentale”. Cela paraît à une recherche d’une “identité colonisatrice” catalane dont l’objet semble un Graal tout aussi inaccessible. Cette primauté de la “découverte” catalane de l’Afrique Occidentale devient, par moment, insensée puisqu’elle souffre d’une argumentation peu solide. Dans sa quête historique d’un rapport de liens de découvertes entre la Catalogne et l’Afrique, l’écrivain s’égare, divague aux gré de ses “excursions” et de ses “errances”. La domination exercée sur les peuples noirs est toujours renvoyée aux autres nations européenne (en l’occurrence la France et la Grande Bretagne) même si les Catalans ont joué un rôle économique sans précédent dans le réseau du commerce de l’arachide au Sénégal.

Joan Maluquer i Viladot et son “voyage d’affaire de famille” au Sénégal

13. Dès le début de son ouvrage, Joan Maluquer i Viladot prépare le lecteur avec sa propre image, sa propre personnalité. Le lecteur s’aperçoit rapidement que l’auteur n’est pas issu d’un milieu pauvre ; tout au contraire, il est de la haute bourgeoisie catalane. Joan Maluquer est avocat ; il a occupé même le poste le plus prestigieux de l’ordre des avocats : il est “ex-Fiscal del suprem” (ex-Batonnier des avocats) de Barcelone. Et il l’annonce à la page 40. Quelques petites recherches⁸ sur son cursus nous a permis de savoir qu’il naquit en 1856 à Barcelona et mourut en 1940, à l’âge de 84 ans. Connue affectueusement de par ses amis et proches sous le sobriquet de Don Juanito, il fut dans sa vie, à la fois, un homme politique et un juriste. Il fut ainsi tour à tour “Regidor de Barcelona” (Conseiller politique), président de la Diputació,⁹ député aux Cortes (Parlement espagnol) et sénateur. Dans le domaine juridique, il occupa la fonction de président de l’Acadèmia de Jurisprudència i Legislació de Barcelona” (Académie de Jurisprudence et Législation de Barcelone) et “degà del Col·legi d’Avocats” (doyen du Collège des Avocats). Vers la fin de sa carrière politique, il fonda le “Partit Monàrquic Autonomista” (Parti Monarchiste Autonomiste) qui ne fit pas long feu devant la montée en puissance du politicien et républicain catalan Francesc Macià. Très lié à la localité d’Artesa de Segre (dans la province de Lérida) où il avait beaucoup d’amis et où il séjournait temporairement, une bibliothèque située d’ailleurs dans cette ville porte aujourd’hui, depuis 1986, son nom. Nos recherches nous ont aussi permis de savoir que Joan Maluquer s’est très tôt intéressé à l’Afrique, en particulier à l’Afrique insulaire “espagnole” : les îles Canaries. Son intérêt particulier pour cette partie de l’Espagne “africaine” l’amena à publier dès 1906, en espagnol, son Recuerdos de un viaje à Canarias (Souvenirs d’un voyage aux îles Canaries). Il a aussi publié d’autres ouvrages portant sur la juridiction catalane (en 1889), sur les questions de régionalisme et le catalanisme (1930 & 1934).

14. Mais, pourquoi se rend-il au Sénégal en ce mois de janvier 1925 ? Maluquer tient à le préciser et affirme (p. 7) seulement vouloir rendre visite à ses “bons amics, residents a Tivaoune, el matrimoni Boldù-Solé, a la factoria Codina” (bons amis, résidents à Tivaoune, le couple Boldù-Solé, du comptoir commercial Codina). L’auteur raconte ainsi avoir embarqué à Alicante (ville située dans l’actuelle Province de Valence), le 12 janvier 1925, à bord du navire El Plata, de la compagnie de transport de Marseille, (p. 9). Le navire El Plata transportait des émigrants qui allaient chercher fortune aux Amériques et en Afrique plus précisément à Buenos

8. On remercie au passage la bibliothécaire, Eulalia Sau i Baiget, du Palais de Justice de Barcelone qui a bien voulu mettre à notre disposition les données personnelles sur Joan Maluquer i Viladot.

9. En Catalogne est dénommée ainsi l’institution chargée du gouvernement des provinces d’une communauté autonome.

Aires, avec des escales à Alicante, Alméria, Dakar, Pernambuco, Rio de Janeiro et Montevideo, (p.25). Si certains restaient en Afrique, d'autres étaient venus faire fortune et retourner en Europe, comme le souligne si bien Joan Maluquer à la page 156 :

“[...] els blancs tenen més afició a treballar [...] per a tornar com més aviat millor a Europa, que és ço que els interessa”.

15. Selon Maluquer i Viladot, pour bon nombre de passagers, Dakar était l'ultime étape de destination d'autant plus que El Plata avait a son bord des employés des colonies françaises, des militaires, des commerçants, des agents des maisons de commerce bordelaises et marseillaises, de simples acheteurs et revendeurs d'arachides du reste de l'Europe dont des Catalans, (p. 35) :

“El passatge de primera era, en bona part, compost per gent que es quedava a Dakar. Empleats, militars, negociants, agents de cases comercials de Burdeos i Marsella, compradors de cacahuets, que es pot dir és l'únic producte d'exportació de veritable importància”.

16. Le livre de Joan Maluquer est très intéressant ; il n'en constitue pas moins une des meilleures introductions à une région (le Sénégal) qui était peu connue par les Catalans d'Espagne et même par les Espagnols. Mais comme presque tous les ouvrages publiés à cette période, il présente de grands défauts : le discours que véhicule le livre est unidirectionnel et suit une novlangue peu critique ; on demande pas aux “Noirs indigènes” décrits leurs avis sur la situation qu'ils vivaient à l'époque. C'est peut-être compréhensif puisque lui-même affirme que l'ouvrage n'est qu'un simple “record de viatge al Senegal” (souvenir d'un voyage au Sénégal) et qu'il ne comptait pas figurer dans le registre des chefs-d'oeuvres catalans. La question serait aussi, peut-être, impertinente puisque les Sénégalais vivaient déjà dans une domination coloniale qui profitaient aussi aux négociants catalans établis dans le pays. Comme dans le livre de R. Carreras i Valls celui de Maluquer est ambivalent, il est à la fois rempli de jugements de valeur et de brins d'humanisme. On ne saurait, cependant, pas dire avec exactitude si cette ambivalence n'est que le reflet de la propre personnalité de Joan Maluquer ou un reflet général du comportement de toute l'élite commerçante catalane établie au Sénégal à l'époque. Le plus étonnant de tout, a été, de voir certains jugements de valeur de l'auteur qui frisaient, des fois, carrément le racisme sortir de la plume d'un grand ex-Batonnier des avocats, donc “homme de droit” et grand intellectuel de surcroît ! À plusieurs reprises, Joan Maluquer voit en la colonisation une oeuvre éminemment positive. Il glorifie le général Faidherbe (p. 49), lui, qui a “permès que avui es pugui còrrer tot al país amb més tranquil·litat que si es passegés per la Rambla de Barcelona” (permis qu'aujourd'hui qu'on puisse parcourir le pays [le Sénégal] avec tranquillité comme si on se promenait par la Ramba:¹⁰

“Després hem paseitjar per el parc Faidherbe, on hi ha l'estàtua d'aquest célebre general, que fou qui sabé organitzar el Senegal amb sa energia, i gran coneixements que donaren lloc a una política que ha permès que avui es pugui còrrer tot el país amb més tranquil·litat que si es passegés per la Rambla de Barcelona.”

10. La Rambla, est un ancienne rivière, maintenant souterraine, qui passe dans le centre-ville de Barcelone. Au dessus de ce cours d'eau, se trouve l'une des larges artères de promenade les plus connues de toute la Catalogne et qui porte le nom de La Rambla. Ce passage, d'1,2 kilomètres bat le coeur de Barcelone et relie la place Catalogne au port olympique. Une foule bigarrée se presse, nuit et jour, sur le terre-plein central ombragé de nombreuses platanes.

17. Pour Joan Maluquer (p. 85), le nègre sénégalais colonisé et de “gran correcció” (grande correction) n’a pas à être nostalgique de “seu passat” (son passé), parce que la France coloniale, bienfaitrice, “té molta cura de l’indígena” (prend bien soin de l’indigène) puisqu’ayant mis à sa portée toutes les infrastructures qu’il faut, réduisant ainsi les distances, luttant contre les maladies endémiques, etc. :

“Jo no sé si enyora l’indígena el seu passat; però, si és així, no ho sembla. La França té molta cura de l’indígena, donant-li totes les facilitats perquè s’instrueixi, semblant el país d’escoles, procurant per la seva salut amb nombrosos hospitals i clíniques i bons metges, que res no costen al malalt indígena [...], i omplint el país de carreteres i pistes i fins de carrils, com el qui hi ha entre Dakar i Sant Lluís, llarg de 282 quilòmetres, i el que s’endinsa cap al Sudan, fins prop de 1.500 quilòmetres de la costa. El govern francès no hi plany els diners, i el poble coorespon a tot aixó amb una gran correcció.”

18. La prise de position envers la civilisation occidentale salvatrice ne s’arrête pas là ; elle s’affirme carrément quand l’auteur débusque (pp. 153 & 198), par on ne sait quelle intention, “l’ànima infantil” (l’âme infantile) du peuple nègre sénégalais “capaç de tot, i de tornar a la barbàrie” (capable de tout, et de retourner à la barbarie) :

“Aquesta és l’ànima infantil d’aquell poble i encara dels llocs en qué hi ha quelcom d’aire de civilització. [...] Aquest poble negre, capaç de tot, i de tornar a la barbàrie fins la mateixa generació actual.”

19. Sous une autre analyse, et qui tranche parfois brutalement avec la vision fataliste et négativiste qui est portée sur le nègre sénégalais, Joan Maluquer étonne pourtant avec des prises de positions humanistes ou chargées de morale. C’est ainsi, qu’à la page 86 de son livre, il parle de l’impitoyable tyrannie d’un certain roi ou chef des wolof (l’une des principales ethnies au Sénégal), en l’occurrence “Damel Laubé” [qui probablement était le chef wolof Samba Laobé Fall de Tivaoune puisque l’essentiel du récit de Maluquer se déroule dans cette bourgade sénégalaise] qui “feia tallar braços i cames i feia matar per la falta més petita” (ordonnait à tailler bras et jambes et à tuer pour la minime faute ou bévue) de ses sujets :

“Era un veritable tirà que feia tallar braços i cames i feia matar per la falta més petita”.

20. Il valorise aussi l’“intégration” des Catalans dans la société wolof, “intégration” qu’il mesure à une adaptation linguistique adoptée par certains négociants catalans, comme son ami Ramon Boldú, qui parlait le wolof (p. 53) “tanbé com el català” (aussi bien que le catalan). Mais Ramon Boldú et ses autres compagnons pourraient-ils ne pas parler wolof à une époque où le français était le privilège de quelques rares autochtones qui savaient bien le manier ? Était-il opportun de parler catalan devant une multitude de locuteurs qui comprenaient à peine le français ou une autre langue européenne ? La sincérité de Maluquer surprend aussi quand il s’agit de décrire la ville coloniale de Dakar (p. 40) qu’il qualifie de “molt bònica” (très belle) et qui “farà enveja” (ferait envie) à beaucoup d’autres grandes villes : -

“Dakar [...] que és molt bònica, serà amb el temps una ciutat que farà enveja a moltes de les que aviu figuren com a grans ciutats”.

21. La même sincérité revient dans son récit quand il décrit “l’animació” (l’ambiance) de bonne fête qui prévalait durant les périodes de la “collita” (récolte) et de la “venta” (vente) de l’arachide (pp. 77-78) :



“Com som a la época de la collita i venta del cacauet, l’animació és gran a totes les factories, i pels carrers i voltants de la població no’s veu més que anar i venir de burros, bous i camells carregats.”

2. Les caceres (parties de chasse) de Joan Botey i Riera et compagnie.

22. Au courant de l’année 1926, plus précisément au mois de mars, un article intitulé “Caceres a l’alta Gàmbia (Àfrica Occidental)”, ce qui signifie “Chasses en Haute-Gambie (Afrique Occidentale)”, fut publié dans le BEC n° 370. L’article en question, plein d’informations utiles est présenté plutôt comme une sorte de rédaction scolaire, un compte rendu détaillé d’une partie de chasse organisée par un groupe de “chasseurs-excursionnistes” catalans au Sénégal et en Gambie. Le style est simple et limpide et l’article se lit d’un trait ; des illustrations iconographiques (en tout 16 photographies) complètent le décor. Si l’on en croît l’auteur, “l’expédition” a commencé le 16 janvier 1926, à bord du bateau transatlantique le Re Vittorio qui effectuait la liaison maritime Europe-Amérique du sud (p. 81). Les chasseurs ont touché la terre ferme sénégalienne, c’est-à-dire Dakar, le 22 janvier 1926. De la capitale coloniale, ils ont pris le train et se sont rendus à Tambacounda. A partir de cette localité, ils ont rejoint, par marche, avec l’aide de porteurs et de pisteurs sénégalais et gambiens, les villages de Dialocoto, Tambadian, Fourou, Dara et Sindiélli, puis par pirogue, le Niériko en Sénégal oriental avant d’atteindre ce qu’ils appellent la Haute-Gambie. Ainsi sous la plume d’un certain Joan Botey i Riera,¹¹ l’article retrace les “aventures” de Catalans qui se rendent au Sénégal et en Gambie pour aller faire la “caça” (chasse). Le compte rendu de cette “excursion” aurait pourtant pu passer inaperçu ou presque non insolite pour notre recherche qui cherchait à établir s’il existait des liens de relations historiques entre la Catalogne et la Sénégalie. Mais au contraire, l’article renseigne non seulement que les parties de chasses des Catalans en terres sénégalaises n’étaient pas limitées à une seule randonnée, mais aussi il informe sur l’existence d’une présence catalane au Sénégal. De même, en filigrane, il donne un aperçu de l’importante diversité de la faune et de la flore qui existait en Sénégalie ainsi que les ravages causés par ces “randonnées” de chasse qui ont, non seulement, affecté le monde animal, mais aussi l’écosystème (végétation et la biodiversité). De ce fait, le problème écologique que connaît aujourd’hui la région de la Sénégalie serait-il, en partie, une dérivation de ces “randonnées” de chasseurs européens (y inclus les Catalans) et de leurs acolytes sénégalais et gambiens ? Avant de répondre à cette question, observons d’abord le discours et les informations que véhicule cet article.

23. D’abord dès à la page 81 de l’article, l’auteur signale que les “randonneurs catalans” n’étaient pas à leur premier essai de “caça” (chasse) en Sénégalie d’autant plus “qu’ils” comptent déjà avec une bonne “experiència obtinguda en la primera expedició catalana al Senegal” (expérience obtenue avec la première expédition catalane au Sénégal) :

“Amb l’experiència obtinguda en la primera expedició catalana al Senegal, pels amics Nicolau¹² i Ferran Rubió, Raimond Duran i el meu germà, l’elecció del país i ruta a seguir va poder ésser triada amb més facilitat aquest cop”.

11. us avons essayé de savoir plus sur Joan Botey i Riera, son oeuvre, sa vie ; et il semblerait n’avoir produit que cet article. Nos recherches ont donc été vaines sur son éventuelle oeuvre.

24. Dans cet article, comme dans les autres livres de Ricard Carreras i Valls et de Joan Maluquer i Viladot que nous avons étudié, la longue litanie de préjugés revient en force. Les Sénégalais sont traités de tous les noms d'oiseaux (p. 82), de "dolents en contact amb la civilització" (de devenir mauvais s'ils sont en contact avec la civilisation européenne) mais aussi de "grands enfants" :

"El negre de Senegal, molt bo de natural, en contacte amb la civilització, deixa el bo i n'agafa tot el dolent. ... A l'interior, que encara no els ha arribat la civilització, són molt més tractables, i conserven sempre aquell caràcter d'infants grans."

25. Nous observerons encore une bonne raclée de ces jugements de valeur,¹³ aux pages 88 & 89 de l'article, quand un chef de famille ordonna à ses hommes d'attraper un coq pour le donner en cadeau aux "hôtes blancs", pratique qui pourtant, jusqu'à présent, est encore très courante dans les sociétés hospitalières africaines. Cette chasse au coq domestique parut étrange aux "hôtes blancs", et, pour cela peut-être, ils pensèrent "que com que del cervell d'un gall al d'un negre no hi deu haver gran diferència" (que le cerveau d'un coq et d'un nègre valent la même chose) :

"L'endemà al matí assistírem a una cacera que ja tothom ha vist practicar en altres països: empaitar un gall per agafar-lo. Tres negrassos li corrien al darrera entremig de les barraques; però com que del cervell d'un gall al d'un negre no hi deu haver gran diferència, aquell devia comprendre les intencions d'aquests i poques ganes tenia de deixar-se agafar. Veient nosaltres que l'empait prenia caïres épics, decidírem prendre-hi part, quan el gall esverat ficà dintre de la nostra cabana, on, acorralat, poguèrem fàcilment agafar-lo. L'entregàrem al xef del poble que l'empaitava i tot seguit ens el retornà cerimoniosament, fens-nos dir que era un obsequi que ens feia. Ja ens l'haviem afanyat ".

26. L'article tient aussi un discours continu sur la supériorité raciale du Blanc (p. 84 & 85), discours qui fait croire que "les Noirs ont beaucoup de respect aux Blancs". Pour faire perdurer cette situation, des conseils sont prodigués aux futurs "chasseurs" qui reviendraient en terres

12. Il s'agit précisément de Nicolau Maria Rubió i Tudurí, un Catalan originaire de Ménorque, architecte, urbaniste et "planificateur" de jardins qui fut nommé Directeur des jardins publics de Barcelone en 1917. Cette présente partie de chasse qu'il fit, lui et ses compagnons, en Sénégal l'inspirera à écrire un livre sur ce thème en 1926 : *Caceres a l'Africa Tropical*. Le livre, un véritable manuel pour les professionnels de chasse et "amateurs" d'une certaine Afrique est régulièrement étudié dans le cours de "Literatura de viatges: segles XIX i XX" du programme de Doctorat de Littérature comparée de l'IUC (Institut Universitari de la Cultura) de l'Université Pompeu Fabra de Barcelone. En plus, malgré son contenu scandaleux, par endroits, l'ouvrage a été curieusement réédité en 2001 aux éditions Columna à Barcelone (voir la critique de livre dans le journal catalan *Avui* dans son supplément du 02 janvier 2002). Fort donc du "succès" de son livre de 1926 auprès d'un public particulièrement friand de chasse, d'une certaine "nostalgie" à l'Afrique et d'une recherche effrénée d'exotisme, il republia un autre livre sur le thème en 1932 : *Sahara-Niger. Nou viatge pel desert i la selva africana*. Auteur ambivalent, tantôt glorifiant les Français en faisant d'eux ses personnages principaux dans ses romans, tantôt les critiquant, carrément raciste parfois et nostalgique de la chasse africaine, Nicolau Maria Rubió i Tudurí a aussi publié de nombreux ouvrages et d'articles sur les questions urbaines et d'architecture sur la Catalogne. Sur N. M. Rubió i Tudurí, lire aussi Mauricio Pla (1994) ou Josep Maria Quintana (2002).

13. Ce même sentiment de supériorité raciale est dénoté aussi chez Nicolau Maria Rubió i Tudurí dans ses ouvrages sur l'Afrique (1926 & 1932); le nègre est ainsi traité d'une manière péjorative avec des expressions comme : "aquell grumoll de carne negra" ou "l'homenet negre" (1932, p. 108 & 109).

sénégalaises “convé fer-los resaltar els propis mèrits, convé més fer-se passar per valent que per perden” (d’imposer aux nègres les propres mérites des Blancs, au mieux se montrer toujours plutôt valeureux que perdant devant un Nègre) :

“Els negres d’aquell país tenen pel blanc un gran respecte i l’avaloren com un gran caçaire, cosa que us posa en un compromís. ... A aquella gent que pendrien la modèstia per ineptitud, convé fer-los resaltar els nostres propis mèrits, convé més fer-se passar per valent que per perden. ... Així un es trobarà sempre molt considerat i ben atès i el negre que vos acompanya a caçar vos agafa allavors una confiança illimitada, i vos menaria a la caça de qualsevol animal perillós, sense la més petita temença, refiat sempre de l’acert del seu amo.”

27. Dans ce papier, cette théorie de supériorité raciale se fragmente et tombe, le plus naturellement, en lambeaux puisqu’elle devient d’autant plus absurde que les visiteurs eux-mêmes ont été aussi l’objet d’une très grande curiosité de la part des Nègres. Les explications que fournissent l’article dans ce domaine sont révélatrices d’une grande curiosité du Nègre envers le Blanc. Ainsi, Joan Botey i Riera, raconte comment, lui et ses compagnons se sont sentis “tan estranys” (tellement étranges) dans un petit village du Sénégal Oriental, Tambadian, où ils ont été l’objet d’une “vivíssima curiositat” (curiosité sans commune mesure) de la part des habitants, dont certains les considéraient comme “essers extraordinaris caiguts d’algun estel [...] com si temessin que ens els anéssim a menjar” (des êtres extraordinaires tombés d’une stèle [...] comme si on [les chasseurs catalans] allait les manger). Ici, c’est le préjugé du Nègre “étrange” qui se retourne contre les “visiteurs”, situation pourtant bien embarrassante pour des gens qui se prévalent d’une supériorité raciale (pp. 91, 92 et 95). De même façon, ce retournement de situation est observé dans la belle “llicon d’astronomia” (leçon d’astronomie) que les visiteurs ont prétendu donné “aquella gent salvatge” (à ces gens sauvages) que sont les Nègres, au cours d’une nuit d’éclipse, leçon qui n’arrive pourtant pas “de convèncer-los” (à les convaincre). Ils refusèrent ainsi systématiquement les connaissances “astronomiques” pour lesquelles ils se fièrent peu :

“En mig dia arribarem al poble de Tabadian, on avisat ja de la nostra arribada, va sortir a rebre’ns el xef, acompanyat dels seus músics i dels prohoms de la comarca, i després d’unes salutacions molt especials i de desitjar-li salut a ell, les seves famílies i la seva tribu, vàrem entrar al poblet i fòrem objecte d’una vivíssima curiositat. Mai havia pensat que ens poguessin trobar tan estranys. [...] Lliures ja de la primera plaga de visitants masculins, va venir després la segona plaga, corregida i augmentada, de les dones i criatures del poble, que ens miraren, sobretot la quitxalla petita, com essers extraordinaris caiguts d’algun estel; algunes criatures, les menys valents, arrencaren un plor, com si temessin que ens els anéssim a menjar. [...] Era una nit de lluna plena claríssima, i en havent sopat, observem que comença a enfosquir-se la claror llunar i veiem que es tracta del començament d’un eclipsi, que va ésser gairebé total. Aprofitarem l’ocasió per donar una llicon d’astronomia a aquella gent salvatge; però em penso que no acabarem de convèncer-los.”

28. Des informations¹⁴ utiles ont été aussi fournies par l’analyse de Botey sur la diversité de la faune et de la flore qui existait en Sénégal à l’époque. Ainsi, en parcourant l’article, l’on s’impressionne beaucoup sur la richesse de l’écosystème sénégalais surtout en comparaison à ce qu’il est devenu aujourd’hui ; l’extraordinaire variété d’animaux, d’arbres et de végétation qui existait à l’époque est nettement soulignée dans le papier. Les explications que fournissent Joan Botey i Riera sur la diversité animale sont abondantes. Ainsi, lions, hyènes, éléphants,

kobas, wantos, tankons, sing-sings, gazelles, crocodiles, hippopotames, antilopes, troupeaux de singes, variétés d’oiseaux, etc, sont décrits et parcourent les nombreuses prairies, forêts, rivières, marigots et autres points d’eaux de cette partie de la Sénégambie. L’article parle aussi de l’importance de cette richesse naturelle sur le plan économique, où la chasse, la cueillette et la pêche étaient presque miraculeuses. L’"exuberància extraordinària de la vegetació [...] espessa, [...] les lianes, [...] i el teixit de branques" (l’exubérance extraordinaire de la végétation [...] épaisse, [...] les lianes, [...] et le tissu de branches" sont mis en exergue pour décrire au détail près "la varietat" (variété) de cette faune et flore amplement abondante (pp. 86, 87, 89 et 96) :

“Després d’una llarga caminada per aquell país tan sec, en arribar a un riu sembla que retorni la vida. Un canvi tan radical entre les planes i les vores dels rius, fa també canviar l’esperit, i es un sent inconscientment més animat. La vegetació és tan espessa que es fa completament impossible de transitar-hi: les lianes lliguen un arbre amb l’altre, i solament molt ajupits i aprofitant les pistes que segueixen els animals salvatges per anar a beure, és com es pot donar algún pas entremig d’aquell teixit de soques i branques. [...] Aquelles voreres de riu són potser, el record més grat de tot el recorregut: l’exuberància extraordinària de la vegetació, la varietat, quantitat, coloraina, tamany i cants d’una munió d’ocells inimaginable, colles de simis que amb justificat rezel vénen a beure, un crocodil que passa nedant, semblant a un tronc sec arrossegat pel corrent, i sobtadament el ronc sonor d’un hipopòtam que treu el cap de l’aigua per respirar i fer provisió d’aire per a la prolongada sumersió. [...] Un dia, al matí, el meu germà, seguint les pistes d’un koba, un petit crit del negre acompanyant va fer-lo girar, i amb sorpresa veié que d’un clap de bosc espès, sortia una ramada d’elefants. Anava primer un de gros, seguia al darrera un de petit que semblava ésser el seu fill, venien després, tots en fila india, altres elefants grans, i tancaven la marxa els tres més grossos de la ramada.”

29. L’article fournit aussi des données sur les zones de chasse, la période appropriée de chasse, les variations climatiques, l’altitude de la région, les pistes, etc. Des informations détaillées renseignent sur les animaux, sur leur vie, leur "comportement" ou instinct devant l’homme. De même que Joan Botey i Riera donne parfois, peut-être, sans s’en rendre compte de précieuses informations sur les sociétés visitées et la présence européenne et catalane en Sénégambie. Il décrit la vie de commerçants catalans notamment dans la ville de Guinguiné. Il nous apprend aussi l’existence, dans cette partie de la Sénégambie, de sociétés sans États organisées autour du "xef" (chef) de la "tribu", défendant jalousement leur liberté, us et coutumes. Les réalités sociales sont aussi passées au peigne fin quand l’article décrit sommairement les habitudes et organisations festives des Nègres de la Sénégambie, la diversité

14. On pourrait dire la même chose chez les récits de Nicolau Maria Rubió i Turudí. Ainsi, ses ouvrages constituent une véritable moisson d’utiles informations sur la vie et le comportement des sociétés africaines de l’époque. Dans Sahara-Niger, par exemple, N. M. Rubió i Turudí (1932) décrit les peuples et les traditions. Une importante iconographie (plus de 50 photographies et 3 illustrations) décrit le Sahara (Algérie, Mauritanie) et le Sahel (Gao, Niamey, Fleuve Niger, etc.). Les iconographies renseignent sur les accoutrements vestimentaires des autochtones, leurs armes, les nombreux troupeaux de chameaux, de moutons, de chèvres, de vaches, d’ânes, la tombe des rois de la dynastie des Askias, les enfants, les femmes, les hommes, et, bien entendu, sur la chasse. Comme N. M. Rubió Tudurí est aussi un architecte, il nous est montré des photographies sur l’architecture sahéenne africaine : à la page 65, apparaît une belle photo d’une famille de pêcheur installant une case démontable, l’architecture de Gao (maison en argile et bois style Djenné) est montrée, de même que de précieuses énormes cases de populations nomades (p. 96) et sédentaires (très grande case en paille avec un toit conique), à la page 97.

culturelle selon chaque village visité, etc. De belles pages de sociologie sont aussi décrites pour caractériser les peuples noirs (photographies sur les habitants, leur habitat, milieu de vie, etc), même si l'on regrette souvent que celles-ci sont entachées de beaucoup de préjugés.

30. En définitive, l'on achève la lecture de l'article par un regret. Celui-ci renvoie à la pauvreté actuelle de la nature sénégalaise dont l'action anthropique (humaine) serait, sans aucun doute, une des principales causes. Comme quoi la première responsable de la "savanisation" du Sénégal et de la Gambie pourrait venir, mises à part les conditions climatiques et géographiques, de l'action de l'homme (à la fois de l'Européen et de leurs collaborateurs sénégalais). L'article de Joan Botey i Riera, dans plusieurs paragraphes, nous révèle que la destruction historique de la nature et de la faune sénégalaise n'était pas une fatalité, mais une volonté bien pensée et bien calculée de l'homme et dont l'Européen en général et le Catalan en particulier (dans ce cas précis) occupent une très grande responsabilité. Instauration d'un système "végétivore" de culture de l'arachide qui nécessite le défrichage de grands espaces de végétation avec des feux de brousses, parties de chasses comme ces "caceres" catalanes organisées et planifiées depuis l'Europe, destruction programmée de l'écosystème africain avec des tueries sauvages d'animaux pour emporter leurs peaux et cornes (braconnages coloniaux) en Europe, etc, en sont des arguments convaincants comme le montre ici J. Botey i Riera à la page 91 :

"L'endemà mati acabàrem les reparticions de carn, preparàrem la pell del cap i el crani per transportar-ho més tard cap a Barcelona"

31. Tout en évitant de verser dans un total apocalypse ou réductionnisme écologique, il demeure, cependant aujourd'hui, impossible de comprendre les mécanismes de l'appauvrissement de la nature sénégalaise sans un retour dans le passé de ces multiples "caceres" combinées à l'entreprise "d'autogénocide" de leurs collaborateurs. Nous relevons quelques extraits de cette destruction massive de la faune et de la flore dans l'article de Joan Botey i Riera, où il parle de "provocar" (provoquer) volontairement des "incendis" (incendis) si on veut "caçar" (chasser) tranquillement dans les zones de végétations touffues (p. 86) :

"Els focs de brossa, alguns casuals altres fets aposta, no perjudiquen en res l'arbrat, puix el foc consum tan ràpidament les herbes que no té ni temps de cremar l'escorsa de les soques. Aquests incendis s'han de provocar si la regió on es vol caçar no està encara cremada."

32. Aux pages 96 et 100 de l'article, l'auteur décrit la scène peu glorieuse de tueries d'éléphants qu'il s'est livré avec ses compagnons. Le plaisir de chasser en terre sénégalaise est immense et c'est pourquoi il se traduit dans l'analyse par de nombreuses illustrations iconographiques. Ainsi, on peut voir une diversité de photographies où l'auteur et ses compagnons posent sur un éléphant mort, un hippopotame, des antilopes, etc. Devant tant de bonheur, l'on se demande combien de Catalans sont revenus au Sénégal refaire une partie de caceres, sans être ennuyés ? Combien d'animaux furent tués et dont les restes amenés en Catalogne ou distribués en Europe ? Quel bilan écologique pouvons nous tirer de la prédation¹⁵ catalane ou européenne de "caceres", combinée à celle de leurs collaborateurs ? En tout cas,

15. Nicolau Maria Rubió i Tudurí (1932), dans son ouvrage Sahara-Niger ne parle-t-il pas à la page 150 de "cineastes anglesos que venien a l'Àfrica a filmar escenas de caceres" (cinéastes anglais qui étaient venus en Afrique pour filmer des scènes de chasses). Combien de scènes de chasses ont-elles été filmées en Afrique rien que pour cette période?.

l'article de Joan Botey i Riera établit son propre bilan écologique lequel révèle une numérologie apocalyptique et effrayant. Celle-ci décline le macabre¹⁶ résultat final de leur chasse qui leur a permis de tuer "38 animaux de gran tamany" (38 animaux de gros calibre). Et pour couronner le tout, ils ont ramené avec eux, à Barcelone, "photos exotiques", cornes, peaux et autres pièces animales, pour les vendre, montrer aux amis et autres connaissances :

"[...] d'un clap de bosc espès, sortia una ramada d'elefants. [...] Anaven a grans gambades, segurament devien haver sentit algú de la nostra colla. Amb prou feines tingué el temps de canviar la bala dum-dum que portava carregada per una blindada i en passar per un clar del bosc va tirar a un dels últims. El tert preferible per aquestes bésties es al cap, si bé no sempre pot fer aquest tir; demés el cervell és molt petit i està protegit per ossos gruixidíssims. La bala va tocar bé el cervell i l'elefant ferit mortalment va deixar caure la seva feixuga massa sobre les potes del davant que es doblegaren, i es tombà de costat. [...] al que havia caigut, que encara es movia lleugerament, i més a prop li tirà una altre bala a la nuca per rematar-lo. Així que és mort, els negres ja salten d'alegria sobre el seu cos. [...] El viatge de tornada fou semblant al d'anada. Tres dies de descans a Dakar i agafarem el vapor "Re Vittorio" que efectuava el retorn de Sud-América. Havíem passat tres setmanes en país salvatge, i havíem mort 38 animals de gran tamany, a més d'ocellots, micos i altres animalons, en aquelles terres que semblen d'un altre planeta."

3. Qu'ont-ils en commun et de différent, les "voyages", "excursions" et écrits de R. Carreras i Valls et de J. Maluquer i Viladot ?

33. Après une analyse profonde des discours et informations que véhiculent les deux ouvrages de Ricard Carreras i Valls et de Joan Maluquer i Viladot ainsi que ceux contenus dans l'article de Joan Botey i Riera, d'intéressantes conclusions peuvent être dégagées. Mais avant de voir ces conclusions en détail, observons d'abord un résumé du contenu des deux ouvrages.

34. Quels enseignements utiles peut-on tirer des ouvrages de R. Carreras i Valls et de Joan Maluquer i Viladot ? D'abord le livre de Ricard Carreras i Valls, composé de 39 chapitres, est rédigé dans un style captivant ; il semble s'écrire sous les yeux et se lit avec facilité pour quelqu'un qui comprend bien le catalan. Il est une belle contribution à la connaissance de l'Afrique Occidentale sous pleine colonisation française. L'"excursion" ou les "excursions" de Ricard Carreras, l'ont mené jusqu'en Guinée-Conakry. Le livre fourmille ainsi de données sur le fleuve Niger (histoire des peuplements qui ont marqué le fleuve), sur les villes de Bamako, Koulouba et Kayes (situées dans le Soudan), sur la localité de Kaédi (dans l'actuelle Mauritanie). Plus de cinq chapitres parlent du Sénégal : les localités de Koulikoro, Podor, Saint-Louis, Rufisque, Gorée ainsi que Dakar sont passées au peigne fin. Une belle part de sociologie des peuples visités est présentée en filigrane. R. Carreras ose même une historique lointaine sur l'origine de l'ethnie des peulhs, fulahs, ou pulaar. Il les fait remonter "à Fut, un des fils de

16. Toujours dans Sahara-Niger, le livre de Nicolau Maria Rubió i Tudurí (1932), le massacre des animaux commence à partir des premières marges du Sahel : ainsi à la page 40, une photo montre, avec beaucoup de fierté, une gazelle blessée par balle. De même à la page 66, on pose, tout en prenant le café, devant une grande outarde tuée, à la page 129, une grande antilope Koba est abattue, une autre subit le même triste sort à la page 144. La dernière iconographie de l'ouvrage montre l'auteur assis devant deux crocodiles morts, retournés, le ventre au ciel.

Cham” et à l’Égypte pharaonique avant d’affirmer qu’ils seraient les “vrais premiers migrants colonisateurs de l’Afrique intérieure” et “fondateurs du premier empire noir, le Ghana”, (pp. 116-117) :

“Podem considerar, doncs, els Fulahs com els primers colonitzadors de l’interior africà, essent ells els de qui parla la història com fundadors del primer imperi negre conegut, que, com ja havem esmentat en les dades sobre el Niger, fou el de Ghana, cap allà al segle IV de la nostra Era, i essent també ells els primers que, probablement, poblaren aquest immens desert que va des del Mar Roig fins a l’Atlàntic i els precursors (si és que no foren ells mateixos) dels que bastiren les magnes obres que encara resten de l’antic Egipte.”

35. R. Carreras i Valls dédie, par exemple, quatre pages entières aux fulahs, alors qu’il passe rapidement sur les autres ethnies comme les wolof et les saraxulé, contrairement à l’oeuvre de A. David Boilat (1853) qui s’étend plus sur les wolof marginalisant presque les autres peuples du Sénégal. Mais, lamentablement, ce qui aurait pu être un excellent traité de sociologie, en version catalane, termine sur un chapitre intitulé “Suggestions” rempli de clichés sur les Noirs. Des démonstrations, peu scientifiques, qui reproduisent inlassablement des ordres et hiérarchies raciales ainsi que des prises d’opinions regrettables ferment l’ouvrage et placent le lecteur au coeur d’affirmations simplistes.

36. Quant au livre de Joan Maluquer i Viladot, il est aussi très intéressant. Il pourrait être classé comme un véritable classique catalan pour la connaissance du Sénégal. Et pas n’importe quel Sénégal : il s’agit, bien entendu, du Sénégal des petites villes arachidières où la “colonie” catalane, présente dans le territoire sénégalais, pesait de tout son poids sur l’économie arachidière. Ce Sénégal là était très éloigné des réalités de la grande métropole coloniale que fut Dakar. L’ouvrage est composé de 24 chapitres, d’un prologue et d’un épilogue. Les chapitres sont variés et fourmillent d’anecdotes et d’informations sur la métropole que constitue Dakar, sur les ethnies (que l’auteur appelle ici par le termes de races) sénégalaises, le paysage, les aires de chasses, la diversité de la faune et de la flore, les us et coutumes des indigènes, les missions catholiques. Maluquer nous renseigne aussi sur la vitalité de la culture arachidière, de sa commercialisation à l’intérieur du Sénégal, ainsi que de la dynamique urbaine tissée à travers les différents réseaux de cette agriculture de rente. Les migrations sont touchées du doigt quand l’auteur dresse les multiples portraits de villes comme Diourbel, Tivaoune (où se déroule l’ensemble du récit), Guinguineo, Pire, Thiés, Rufisque, Mont-Rolland. À la fin de son séjour au Sénégal, Maluquer s’offusque de ne pas avoir pu voyager à Saint-Louis à cause d’une malencontreuse grève des cheminots indigènes. Comme le livre de R. Carreras, l’ouvrage de Joan Maluquer i Viladot est ambivalent et aussi plein de jugements de valeur sur les Noirs.

Qu’ont-ils de commun les deux ouvrages ?

37. D’abord les deux livres sont tous écrits dans la décennie 1920 (R. Carreras i Valls publie son ouvrage en 1926 tandis que celui de Joan Maluquer i Viladot est publié en 1928) ; en plus, ils sont de véritables et remarquables narrations de voyages avec des récits simples contenant beaucoup d’informations utiles, mais parfois pas totalement détaillées. Le second caractère commun, c’est que les ouvrages ont été publiés en langue catalane, quelques années seulement avant l’instauration de la dictature franquiste en 1939 et qui interdira dans toute la Catalogne le parler catalan (en public, dans les écoles et les universités). Un troisième caractère commun pourrait être la position “collaborationniste” des deux auteurs face à la colonisation des peuples d’Afrique au sud du Sahara.¹⁷ En effet, à l’aide de plusieurs exemples, nous avons démontré

l'ambivalence des Catalans et les prises de positions partisans que ceux-ci (en tout cas, ceux qui vivaient au Sénégal ou qui voyageaient dans ce pays) adoptèrent en terre sénégalaise en faveur de la domination coloniale. L'admiration vouée à la France et à sa colonisation, cette même France qui pourtant contribua fortement au démembrement de la Catalogne en 1659 avec le fameux traité dit des Pyrénées,¹⁸ a été sans commune mesure pour les auteurs. Et cela se reflète dès que le lecteur parcourt les premières pages des deux livres. Une quatrième et dernière caractéristique commune, et non la moindre, pourrait être décelée dans la hargne montrée par les deux auteurs à vouloir démontrer, coûte que coûte, que les terres de la Sénégambie ancienne ont été "descobertes" (découvertes) premièrement par des "navigateurs catalans" et non les Portugais. Ainsi, dans plusieurs paragraphes, R. Carreras i Valls engage une discussion sur les premières "probables découvertes" des côtes de l'Afrique Occidentale par les Catalans. Par exemple, à la page 33 de son ouvrage, il renvoie à un pied de page (le n° 5) où il disserte sur le massif guinéen qui "probablement", selon lui, fut celui dont parla, un siècle avant, le grand explorateur catalan "Alí Bey El Abbass" :¹⁹

"Aquest massiu és el que, probablement, el nostre Alí-Bey suposava ésser les muntanyes de Kong, de les que feia descendir el Senegal i el Niger, per cert que tals muntanyes de Kong, que durant anys s'han suposat existents al Sud del Sudan, es descobrí que no existien quan en 1887-1889 Binger realitzá la célebre exploració que tancà les descobertes de l'interior africà."

38. La même thèse revendicatrice de la "découverte" des terres sénégalaises revient, par exemple, aux pages 120, 121, 122, 123 et 124 de l'ouvrage de Ricard Carreras. Á la page 120, il renvoie carrément et "possiblement" (possiblement) la découverte du Sénégal "pels ardots navegants [...] de Catalunya" (par les valeureux navigateurs [...] de la Catalogne) et regrette le "gloriós passat, gestes meravelloses" (passé glorieux, et les gestes merveilleux) de "ces" ancêtres découvreurs qui, malheureusement, vivaient dans des "èpoques aquelles que poc s'escrivía" (époques, où on écrivait peu) :

"El Senegal, com possiblement la mateixa Amèrica, ha estat visitat en l'Edat Mitjana pels ardots navegants d'aquella intrèpida raça mediterrània que un temps feu tan grans els

17. Déjà durant la troublante deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, caractérisée par des revendications nationalistes récurrentes et par une exceptionnelle pensée politique catalane contre l'Espagne coloniale, il n'y a eu aucune position anti-coloniale sérieuse et engagée de la part des Catalans en faveur des peuples d'Afrique situés au sud du Sahara. Le républicanisme catalan pétri d'humanisme tant vanté (A. Duarte, 1988) ainsi que la pensée politique "progressiste" de certains nationalistes comme celle que prônait le Catalan Tomàs Bertran i Soler (J. Camps, 1977) ne se sont pas, une seule fois, élevés contre la colonisation européenne en Afrique au sud du Sahara, alors que des critiques acerbes avaient été émises contre l'entreprise colonisatrice espagnole au Maroc ou au Cuba.

18. Le Traité des Pyrénées (qui date de 1659) marque la cession d'une partie de la Catalogne à la France. La "Catalogne française", affectueusement rebaptisée Catalunya Nord serait pour les Catalans, aujourd'hui, une bonne partie de la Région du Languedoc-Roussillon.

19. De son vrai nom D. Domingo Badía i Leblich : ses récits de voyages furent publiés en français en 1814 sous le titre de Voyages d'Ali-Bey en Afrique et en Asie, pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806, 1807. Connu pendant longtemps sous le pseudonyme d'Ali-Bey, D. Domingo Badía i Leblich fut considéré comme un savant, chérif et prince abassi alors qu'en réalité il était, selon J. Goytisolo (1986, p. X & XI) "un [...], barcelonais [...], administrateur royal de Tabacos à Córdoba et arabisant autodidacte, qui s'étant fait circoncir à Londres, passa au Maroc déguisé en grand monsieur arabe et, après un périple par Tripoli, Chipre et Égypte, fit le pèlerinage musulman à la Mecque et parcouru la Palestine, Syrie et Turquie, avant de retourner finalement dans sa patrie et de se mettre au service de Joseph Bonaparte."

noms de Catalunya, Gènova i Pisa; però, dissortadament, eren èpoques aquelles que poc s'escrivia, i de lo poc que s'escrigué, menys encara ha arribat a la nostra coneixença ; és per això que devem considerar perdudes per sempre, en les tenebres d'aquell gloriós passat, gestes meravelloses, que, com les de tants herois que no esmenta la història, sols serviren per a fonamentar aquell prodigiós desvetllament amb què s'inaugurà l'època moderna i que marcà el punt de partida de l'Era dels grans descobriments.”

39. Aux pages 121 et 122, la primauté revendicative de la “découverte” des terres d’Afrique Occidentale (incluse la Sénégal) devient même passionnante, et revient très bien détaillée suivant une longue explication qui accuse les Portugais de s’être appropriés de la “découverte”, alors que celle-ci devrait revenir aux “vaixells del Mediterrani” (navires de la Méditerranée) qui l’ont “découverts” dès 1346. L’auteur invoque l’existence de la “mapa d’Andreu Blanco, de 1436, conservat a la Biblioteca de Sant Marc, de Venècia” (carte d’Andreu Blanco, de 1436, archivée à la Bibliothèque Saint Marc, de Venise”, mais aussi de celle de “l’Atlas Català d’en Jaume Ferrer, fill de Vidreres, i publicat a París per M. J. A. Buchon, en qual Atlas aquest Jaume Ferrer fa constar que el dia 10 d’agost de 1346 es trobà a “Rio de Oro” (l’Atlas de Jaume Ferrer, fils de Vidreres, et publié à Paris par M. J. A. Buchon, dans lequel Atlas Jaume Ferrer faisait constater que le jour du 10 août 1346, il se trouvait au “Rio de Oro”).

40. Nous avons déjà indiqué que ces thèses (incluses celles de Ricard Carreras i Vals) ont été entièrement rejetées par le géographe Gonçal De Reparaz (Fill) dans l’article que nous indiquions à la page 6 de cet article de même que dans un de ses livres paru en 1930. Ainsi, aux pages 280 et 281 de cet article, Gonçal De Reparaz (Fill) démontre, pièce par pièce, que Jaume Ferrer n’a pas été le “primer descobridor de l’Àfrica Occidental” (le premier découvreur de l’Afrique Occidentale) et non plus des côtes sénégalaises comme il est prétendument avancé dans les thèse de Ricard Carreras i Valls : “ En ell, a més de la tesi de Cabot català, el senyor Carreras i Valls ens presenta un navegant mallorquí, ben conegut dels que s’ocupen de la història de la geografia, ja que figura en una llegenda famosa de l’Atlas Català dels Cresques (1375-1377), en la qual s’anuncia la seva partida: Jaume Ferrer. De Ferrer ens diu l’autor que [...] fou el “primer descobridor de l’Àfrica Occidental”; [...] afeigeix que a ell es deu “la prioritat oficial de la descoberta de l’Àfrica Occidental”. [...] Desgraciadament, res queda en peu de tot això.” Gonçal De Reparaz (Fill) se lance dans une longue série d’explications et de démonstrations qui contredisent ainsi toute la théorie de Ricard Carreras i Valls. Le critique justifie tout cela à l’aide d’une impressionnante bibliographie et de nombreuses références qu’il cite nommément dans l’article. Et malgré cela, Ricard Carreras i Valls récidive avec un autre livre percutant qu’il publie en 1929 et qui parle de “documents inédits” (documents inédits) et de “pre-descoberta” (pré-découverte). En outre, nous avons déjà indiqué que la conférence donnée par Pelegrí Casades i Gramatxes le 9 février 1927 sur les voyages médiévaux des Catalans en Atlantique s’était terminée sur cette note, que l’on peut lire à la page 111 du Butlletí Excursionista de Catalunya n° 382 du mois de mars 1927 : “Però el viatge més famós és el de Jaume Ferrer, del qual fa referència l’Atlas Català de Carles V de França, amb una inscripció que diu: “Partich luxer dn. Jac. Ferrer per anar al Riu de l’or al gorn de Sen Lorens quj es a X de agost e fo en lany MCCCXLVI”. El senyor Serra afirma que el “Riu de l’Or” és el Senegal”. Par ailleurs, l’historien catalan Jaume Riera (1978) affirme que le vrai nom de Cresques est Cresques Abraham, un Juif de Palma de Majorque considéré à tort comme un cartographe alors que réellement il gagnait sa vie comme dessinateur.

41. Pour l’auteur, la revendication que la Catalogne fait de l’Afrique Occidentale (dont la Sénégal) demeure donc indiscutablement plausible :

“El fet de que els portuguesos haguessin confiat la direcció de llurs expedicions a navegants d’aquella intrèpida raça mediterrània, demostra clarament que alguns coneixements tenien aquests d’aquelles costes, i, efectivament, devia ésser així, quan hom no sols es troba sobtat davant l’existència del mapa d’Andreu Blanco, de 1436, conservat a la Biblioteca de Sant Marc, de Venècia, on s’esmenta l’existència d’una illa en l’Atlàntic amb el nom de Brasil, ço que fa sospitar que vaixells del Mediterrani s’avançaren uns quants anys a l’empresa de Colomb, si que també més meravellat es queda al conèixer l’existència de l’Atlas Català d’en Jaume Ferrer, fill de Vidreres, i publicat a París per M. J. A. Buchon, en qual Atlas aquest Jaume Ferrer fa constar que el dia 10 d’agost de 1346 es trobà a “Rio de Oro”, ço és, en aquell indret on cent anys després va tenir lloc la gesta de Gil Eannes, que, històricament, es pren com a punt de partida de les descobertes europees d’Àfrica. Indiscutiblement, cal, doncs, reivindicar per Catalunya un dels primers llocs, o probablement el primer en l’ordre cronològic de les descobertes de l’Àfrica Occidental, ja que l’ardit navegant català, en Jaume Ferrer, amb son vaixell, que àdhuc consta dibuixat en dit Atlas, recorria aquelles costes, en els indrets que cincents anys abans de Jesu-Crist les havia visitat la flota del cartaginès Hannon, des de quina data no se’n sabia res més”.

42. Même dans une époque pas très lointaine, cette revendication des premières relations catalano-sénégalaises peut être aussi retrouver chez Joan Maluquer. Ainsi, à la page 77 de son livre, il affirme que la présence catalane au Sénégal durant la colonisation française est plus forte que celle des autres peuples espagnols de la Péninsule Ibérique. Et que durant, en tout cas, la période de sa visite en Sénégambie, c’est-à-dire en 1925, la présence espagnole par rapport à celle des Catalans était presque inexistante, et que réellement s’il y avait des Espagnols c’étaient “uns comerciants canaris a Dakar” (quelques commerçants des îles Canaries installés à Dakar) :

“Aviu al Senegal no hi ha cap espanyol Peninsular que no siga de llengua catalana. De espanyol de parla castellana hi ha sols uns comerciants canaris a Dakar”.

Différence entre les deux “récits de voyage” de Ricard Carreras i Valls et de Joan Maluquer i Viladot ?

43. D’abord les deux “voyages” effectués au Sénégal se sont déroulés à des périodes différentes. Si R. Carreras i Valls a foulé la terre sénégalaise en avril 1915, Joan Maluquer i Viladot dit arriver au Sénégal, dix ans plus tard après le voyage de Carreras i Valls, c’est-à-dire en avril 1925. La différence est notoire aussi dans le choix des pays visités : R. Carreras i Valls a parcouru plusieurs pays d’Afrique Occidentale (Sénégal, Soudan, Mauritanie, Guinée-Conakry) tandis que Joan Maluquer n’est pas sorti du territoire sénégalais, en tout cas si l’on en croit à son récit. Son cercle de mobilité a été très restreint en comparaison à Carreras i Valls et n’a pas dépassé l’aire d’influence de la métropole coloniale que fut Dakar : Diourbel, Guinguinéo, Pire, Pout, Tivaoune, Thiés, Rufisque, etc ont été les principales localités visitées, avec une spéciale attention à la ville de Tivaoune où résidaient “ses” hôtes catalans. Bien qu’ils soient des narrations ou “récits de vie”, les motifs de voyages diffèrent selon chaque auteur : R. Carreras affirme aller au Sénégal pour “excursioner” (excursionner) tandis que Maluquer dit “visiter ses bons amis” catalans. Au niveau du contenu, le livre de Maluquer relève d’un style plus sociologique, beaucoup plus près de l’acteur colonisé, même s’il ne lui demande pas souvent son avis : le cadre spatial est bien délimité et la description est parfois frappante et précise au moment de transcrire les détails rencontrés. Par moment, la plume est alerte, drôle et se construit à travers d’une approche presque totalement personnalisée. C’est dans les descriptions sur les richesses de la faune et de la flore, dont Maluquer semble abondé le plus,



que l'on rencontre cette passion personnalisée de montrer et d'expliquer les choses jusqu'au plus moindre détail. On découvre aussi que Maluquer est un mordru de la chasse : dans plusieurs paragraphes, il explique ses randonnées de chasse avec des amis catalans et des français. De même, Maluquer s'intéresse à l'expansion du christianisme en Sénégal et analyse profondément et, d'une manière détaillée, la dynamique marchande et les différents réseaux commerciaux tissés par les Catalans autour de la culture de l'arachide. Tout le contraire de R. Carreras qui passe rapidement sur la présence catalane en Sénégal. Durant tout le récit que R. Carreras livre au lecteur, une seule information fait référence de la présence catalane en Sénégal ; c'est à la page 153, au pied de page n° 15, où il explique, parlant de la ville de Tivahuane (Tivaoune), de l'existence de "succursals" (succursales [arachidières]) du "benemérit català, en Felip Codina, de Cervera" (bienfaiteur catalan, Phillippe Codina, [originaire de la ville catalane] de Cervera) qui dispose aussi dans "altres pobles del Senegal" (d'autres villages du Sénégal) de comptoirs "les quals estan també regentades per catalans" (lesquels sont aussi gérés par des Catalans) :

"Tivahuane. – És en aquesta vila on un benemérit català, en Felip Codina, de Cervera, fa molts anys que va establir-hi una factoria, que, de dia en dia, ha anat progressant i compta amb varies succursals en altres pobles del Senegal, les quals estan també regentades per catalans".

44. Comme en son temps, l'ouvrage de R. Carreras i Valls est rempli de généralités. Celles-ci lui empêchent parfois d'aller au détail des choses vues et occultent beaucoup le regard des autres, c'est-à-dire des peuples visités. Il n'y a pas aussi de prudence dans ses conclusions d'où l'omniprésence d'un foin de clichés.

4. Les Factoreries catalanes²⁰ et le dynamisme commercial des Catalans dans la Sénégal au XIX^{ème} siècle

45. Avec toutes les démonstrations présentées dans les derniers paragraphes de ce chapitre, nous sommes en mesure d'affirmer qu'il y' a eu bel et bien une présence catalane en Sénégal. Quand est-ce que le ou les premiers Catalans ont fait leur apparition en Sénégal ? Est-ce durant uniquement la période coloniale qu'ils sont venus au Sénégal ? Combien étaient-ils ? Étaient-ils un très grand nombre durant toute la période coloniale ? Où (dans quelles villes ou villages) étaient-ils localisables ? Quels sont les vrais rapports qu'ils entretenaient avec les colonisateurs français et les autochtones (chefs et simples sujets noirs) ? Se manifestaient-ils uniquement dans la dynamique marchande arachidière ou bien s'investissaient-ils dans d'autres créneaux ? Les paragraphes qui suivent essaieront d'apporter quelques éléments de réponse à ces interrogations.

20. Signifie : "Les comptoirs catalans".

46. À l'état actuel de notre recherche,²¹ nous ne sommes pas en mesure de donner des informations détaillées sur la date d'arrivée exacte des premiers négociants catalans en terre sénégalaise. D'ailleurs dans divers ouvrages français, anciens ou nouveaux, il n'est pas rare de rencontrer des noms qui sonnent carrément catalans. C'est ainsi que dans le livre de Muriel Devey (2000), pour ne citer que cet exemple là, à la page 99, où il est indiquée la liste des principaux gouverneurs coloniaux qui ont dirigé le Sénégal colonial, on y voit un nom typique catalan : Pujol. Ce Pujol, dont on cite d'ailleurs seulement que le nom et non le prénom dans cet ouvrage, aurait été gouverneur des colonies françaises au Sénégal entre 1834 et 1836. Aurait-il été un Français de souche, un Catalan naturalisé français, un Catalan de la Catalogne nord, l'actuel Languedoc-Roussillon "gaulois", ou bien un Catalan originaire de la Catalogne sud (actuelle Catalogne avec capitale Barcelone) ? Seule une sérieuse recherche pourra donner les réponses adéquates à ces types d'interrogations. Vu la modicité des données et informations dont nous disposons actuellement, il nous est alors impossible de faire une estimation quant au nombre exact de Catalans qui ont vécu en Sénégal, avant, durant et après la colonisation. Ce dont, par contre, on pourrait démontrer c'est la présence catalane en Sénégal vue à travers les deux ouvrages présentés et les divers autres articles (dont celui de Joan Botey i Riera) que nous avons épluchés.

Essai de situation dans le temps de l'arrivée des premiers Catalans en Sénégal

47. Pourrait-on donner une date exacte de l'arrivée des premiers Catalans en Sénégal ? Les études et archives dépouillées ne révèlent pas une date officielle quant à la première présence catalane en Sénégal. Néanmoins, il est permis d'avancer quelques plages de temps qui situent approximativement cette présence. Ainsi mise à sa part l'époque de la traite négrière pour laquelle les catalans, à l'image d'autres peuples d'Europe, ont activement participé (J. L. Cortès 1990), c'est au XIX^e siècle que la présence²² catalane en Sénégal sera beaucoup plus notoire.

48. Sur la participation catalane à la traite esclavagiste, autrement appelé "negoci negrer", lire le dossier spécial publié par la revue historique et scientifique *L'Avenç* n° 75, notamment les articles de J. M. Fradera (1984), M. Armengou (1984) et J. Rovira Fors (1984). Ainsi à la page 42, de ce dossier, J. M. Fradera (1984) écrit :

“Els mariners, naviliers i comerciants catalans varen participar activament en el negoci negrer des de final del segle XVIII fins a la dècada dels seixanta del Vuitcents. Una part del que hem denominat negoci negrer era el tràfic d'esclaus, és dir, l'acció de desplaçar

21. L'objectif n'est pas de faire une étude complète sur les Catalans en Sénégal et particulièrement en Afrique de l'Ouest. Compte tenu du manque de moyens matériels et financiers que souffre cette petite recherche, seule une subvention pourrait aider à faire des investigations sérieuses et profondes qui permettraient de déterminer approximativement le nombre de Catalans ainsi que leur dynamique d'ensemble durant la colonisation européenne en Sénégal. Cette dite subvention de recherche, une fois acquise, pourrait contribuer à une bonne investigation qui recoupera toutes les archives des différents pays : Catalogne, France, Royaume-Uni, Sénégal et Gambie. Dans la perspective d'avoir ce financement, nous réservons ce thème pour une prochaine recherche.

22. En ce qui concerne l'Afrique du nord, il semblerait que c'est au Maghreb, surtout au Maroc, que les Catalans exerceront la plus grande influence commerciale. Voir à ce sujet, l'ouvrage de Eloy Martín Corrales (2002) notamment dans le chapitre 4 intitulé : “El nacionalismo catalán y la expansión colonial española en Marruecos: de la guerra de África a la entrada en vigor del Protectorado (1860-1912)”. À en croire E. Martín Corrales (2002), les grands commerçants catalans (dont certains représentaient de puissantes compagnies navales et d'exportation de produits) ont commencé à sillonner très tôt le Maghreb dès la seconde moitié du XIX^e siècle.

per la força poblacions africanes vers les possessions colonials espanyoles d'América, en particular vers aquelles zones on predominava l'agricultura de plantació”.

49. Le thème de la participation catalane à la traite, resté longtemps tabou, a ressurgi des têtes méandres de l'histoire grâce aux études d'auteurs anglo-saxons comme celles de David Eltis (1977), Eric Eustace Williams (1942 & 1944), Eugene Genovese (1965) et P. D. Curtin (1969) pour ne citer que ceux-la. Ainsi, malgré les diverses disciplines et spécialisations qui existent sur l'Amérique latine, peu de Catalans ou d'Espagnols se sont encore aventurés à aborder ce thème. Toujours relegué au second plan, le thème de la participation catalane à la traite dissimule encore sûrement beaucoup de non-dits si l'on parvient à exploiter convenablement les différentes archives éparpillées de part et d'autre du triangle Afrique-Europe-Amériques.

50. De ce point de vue, comme le rappelle A. Arnalte (1992), les Catalans et Espagnols ont plusieurs fois violé les traités²³ de 1817 et de 1835 qui interdisaient le trafic des esclaves et ont continué à exercer des activités douteuses dans une bonne partie de la côte ouest-africaine. C'est précisément en Sierra Leone, où l'Espagne était représentée durant beaucoup de décennies du XIX^{ème} siècle par des pro-consuls, que les Catalans vont entreprendre des activités commerciales. Celles-ci essaimeront dans toute l'Afrique Occidentale et vont les mener jusqu'au Sénégal et en Gambie. La maîtrise de la mer par les Anglais qui attaquaient féroce-ment la flottille de négriers catalans et espagnols qui ne respectaient pas les clauses des traités de 1817 et 1835 a surtout aidé à réorienter les Catalans vers d'autres créneaux d'activités. Ce retournement de situation de la part des Catalans se faisait d'ailleurs de plus en plus pressant puisque le vieux empire espagnol a dû faire face, durant le troublant XIX^{ème} siècle, à plusieurs fronts hostiles : la croisade libératrice de Simón Bolívar²⁴ en Amérique Latine, la perte des colonies asiatiques (les Philippines) en 1898 face à la puissante flotte nord-américaine, les insurrections et révoltes populaires d'esclaves et de révolutionnaires à Cuba entre 1868 et 1898 (M. Izard, 1979 ; C. Serrano, 1984), etc. Le vieux empire colonial espagnol et la dynamique commerciale catalane arrivaient ainsi à une “final d'una llegenda” (fin d'une légende) pour emprunter l'expression à C. Martínez Shaw (1979). C'est ainsi qu'en dépouillant l'Archivo Histórico Nacional d'Espagne, A. Arnalte (1992, pp. 43-44) en est arrivé à la conclusion que l'un des premiers “pioneros” (pionniers) commerçants “espagnols” dans les côtes de l'Afrique de l'Ouest au XIX^{ème} siècle, après l'interdiction de la traite négrière, est sans conteste le Catalan José de Berrín. Selon Arnalte, José de Berrín écrivit une lettre, en date du 22 février 1859, au Ministère d'État d'Espagne et dans laquelle il indique avoir “una factoria” (un comptoir) dans la côte gambienne. Voulant être nommé consul d'Espagne en Gambie, celui-ci décrit les multiples facteurs et enjeux commerciaux que présentait la côte ouest-africaine à l'époque. Dans sa lettre, il décrit les nombreuses activités menées par ses compatriotes catalans et espagnols qui pratiquaient le commerce avec les peuples noirs de cette côte. De même, José de Berrín explique qu'il a sillonné tous les pays d'Afrique Occidentale allant du Sénégal à la Sierra Leone et pense que le commerce avec le peuple noir pourrait être porteur devant l'impérieuse obligation de cessation totale du trafic d'esclaves imposée par la redoutable flotte militaire anglaise :

23. Ces deux traités, qui abolissent officiellement la traite négrière, furent signés à Vienne par la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse (aujourd'hui l'Allemagne), l'Espagne, le Portugal et la Suède.

24. Né en 1783 à Caracas, Simón Bolívar mena la guerre d'indépendance contre l'Espagne et parvint à libérer le Venezuela en 1818, la Nouvelle-Grenade en 1819 et forma la Grande-Colombie entre 1822 et 1830. Ayant acquis le titre de Libertador (Libérateur), il acheva la libération des Andes et d'autres territoires latino-américains avant de donner son nom au Haut-Pérou (l'actuelle Bolivie). Il mourut en 1830, à Santa Marta, en Colombie.

“El documento más interesante de cuantos hemos encontrado referente a los comerciantes españoles que deambulan por Africa es la oferta que hace un catalán que asegura tener una factoria en la costa de Gambia. Don José de Berrín se ofrece el 22 de febrero de 1859 para ser nombrado cónsul de España en Gambia y envía al Ministerio de Estado una carta de presentación en la que describe el ambiente de los factores extranjeros en la costa africana y hace referencia a numerosos españoles que se contrarían en situación similar: José de Berrín, que se define así mismo como “natural de Barcelona, vecino con casa de comercio establecida en el puerto de Bassia en la costa Septentrional y Occidental de Africa”, explica que “para el acrecentamiento de sus intereses y por exigirlo así el comercio de aquellas costas, se ha visto obligado à recorrer palmo à palmo todas las comprendias entre Senegal y Sierra Leona, unas veces en botes y canoas por mar y otras en hamacas à hombros de aquellos naturales y algunas pero pocas en caballos, unicos medios de transporte en aquellos países. Tras hacer su presentación, asegura que “estas correrías de unos a otros parages, le han facilitado bastos conocimientos mercantiles en aquellas regiones; y ha comprendido que la industria Española asi agrícola como manufacturera tiene allí no tan solo un basto mercado de todos sus productos, sino tambien efectos de retorno para la segunda de quantioso valor, y cuya mayor parte se reciben en nuestra patria elavoradas ya en Francia o Ynglaterra.”

51. En véritable connaisseur de l'évolution de la situation de demande de produits commerciaux étrangers dans ces pays visités, Don José de Berrín énumère, selon A. Arnalte (1992, pp. 44-43), dans sa lettre, un certain nombre d'articles qui pourraient rapidement être écoulés dans cette partie de côte africaine ouest-africaine. Les armes à feu, le vin, les liqueurs ainsi que la pacotille étaient, paraît-il, les produits européens les plus demandés. Suivent aussi le savon, et surtout les produits textiles de la Catalogne, les farines de la Castille et les produits salins d'Ibiza et de Cádiz. Tout cela était échangé contre de l'or, de l'ivoire, des peaux de tigres, de l'huile de palme, de la gomme “de muchas clases y otros diferentes efectos difíciles de enumerar y tal vez desconocidos hoy en España” (variée et autres effets difficiles à énumérer et peut-être inconnus aujourd'hui en Espagne) :

“Tras dejar constancia de la existencia de un indeterminado número de comerciantes españoles, Berrín se refiere a los artículos que son susceptibles de intercambios comerciales: “El rico país a que se refiere anteriormente el que espone, de una vegetacion feraz, lozana y eterna no tan solo produce efectos de un valor crecido, si que tambien sirve de mercado à los habitantes del interior que en caravanas de mil y mas individuos, conducen por los espresados ríos el oro en pasta del mas fino, marfil, cueros de todas clases de ganados, pieles de tigres y finas (sic) de todas clases de animales, cera en abundancia, azeyte de Palma, gommas de muchas clases y otros diferentes efectos difíciles de enumerar y tal vez desconocidos hoy en España: todos estos artículos son canjeados à su vez por aguardientes, binos, telas de algodón y lana, abalorios de bidro, Sal, jávón y otros, esto y su inmensa población proporciona un rico mercado à Cataluña con sus tegidos, Castilla con sus harinas y todas con sus aguardientes; como asi mismo para la Sal de Ybiza, Cadiz y demás.

52. Selon A. Arnalte, cette activité commerciale catalano-espagnole a perduré activement dans ces côtes ouest-africaine jusqu'à la seconde moitié du XIX ème siècle, exactement vers 1872. L'activité commerciale des Catalans aurait diminué à cause de la pression militaire des Anglais et des français qui monopolisaient les différents marchés et traités "conclus" avec les autochtones. Mais malgré cette pression militaro-commerciale anglo-française, la présence



catalane a continué d'être observée en Gambie et au Sénégal. Ainsi, si l'on en croit au récit de Joan Maluquer i Viladot la présence effective des catalans au Sénégal remonterait à fin de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, plus précisément vers la dernière décennie 1890.

La Factoria Codina ou l'indubitable présence catalane au Sénégal durant le XIX et le XX^{ème} siècle

53. L'ouvrage de Joan Maluquer i Viladot, est pour le moment²⁵ l'unique archive qui renseigne sur une réelle présence catalane en Sénégal durant la fin du XIX^{ème} et la première moitié du XX^{ème} siècle. D'après le récit de Maluquer, il est permis d'avancer une première localisation des Catalans en Sénégal vers l'année 1898 et plus précisément dans la localité de Tivaoune. En effet, c'est à partir de cette date qu'un "jove" (jeune) catalan, du nom de Don Felip Codina, fonda le comptoir commercial CCS (Chez-Codina-Sénégal), encore connu par le nom de Factoria Codina ou Casa Codina. Rappelant les mérites de ce "jeune catalan" aux pages 72 à 77, Joan Maluquer i Viladot affirme que la Factoria fut fondée au Sénégal "en l'époque en que la dominació francesa era sols de nom" (à une époque où la domination française n'était que de nom) et "la moneda hi era desconeguda" (où la monnaie était inconnue) :

"De fa més de 30 anys hi ha a Tivaoune la coneguda casa Codina. Un telegram o una lletra que no digui més que "Chez Codina-Senegal" és pot tenir la seguretat que arribarà a sa destinació. De molt jove, don Felip Codina fundà a Tivaoune una factoria en l'époque en que la dominació francesa era sols de nom, puix encara els reietons i cacics la compaven com volien per aquells indrets, i la moneda hi era desconeguda, fent-se per canvi de productes totes les transaccions.

54. Mais, à part la ville de Tivaoune, où étaient-ils exactement localisés les autres Catalans ? Selon Maluquer et Joan Botey i Riera, la présence catalane en Sénégal, ne se limitait pas à la seule localité de Tivaoune. Joan Botey i Riera (1926, p. 83) raconte dans son article comment lui et ses compagnons de voyage au Sénégal ont rencontré, alors qu'ils cherchaient un endroit où dormir dans la ville de Guinguineo, des commerçants catalans Farreny i Sanahuja qui dirigeaient un Factoria. Le comptoir commercial que tenaient ces Catalans à Guinguineo vendait "als indígenes articles europeus" (aux indigènes des articles européens) et achetait "els productes del país" (les produits du pays) :

"Al capvespre arribàrem a Guinguineo, i havíem d'esperar fins l'endemà al matí l'altre tren que havia de portar-nos fins Tambacounda. Disposats a passar la nit en un reconet de l'estació, puix per aquelles terres no cal ni pensar en allotjament, parlant amb el cap d'estació ens enterem amb sorpresa que en aquell poble vivia un català, i poc després estàvem asseguts a la taula dels senyors Farreny i Sanahuja que amb extremada amabilitat ens donaren sopar i llit, en aquella nit que tant negra se'ns presentava. Aquests catalans, dirigeixen una factoria, en la qual venen als indígenes articles europeus i els compren els productes del país, que es redueixen al cacauet. A més, penyoran les joies que els negres, poc previsors, han d'empenyorar per poder viure, ja que els diners que obtingueren amb la venda de la seva collita de cacauets, se'ls gasten tot seguit en viatges, vestits i coses inútils.

25. En attendant, bien sûr, d'"explorer" d'autres éventuelles archives authentiques, hypothèse à ne pas minimiser.

55. De même, plusieurs fois, dans le récit de Maluquer des villes comme Diourbel, Bambey, Guinguinéo, ont été cités en référence et attestent une ancienne présence catalane dans ces lieux. Joan Maluquer relationne, cependant, toute cette présence à la Casa Codina qui, avec la fructification de l'activité commerçante arachidière, s'est fragmentée en plusieurs succursales qui ont essaimé dans le pays. S'étant retiré du négoce arachidier sénégalais et "reposant de la vida activa" (reposant de la vie active) à Barcelone, le fondateur de la Factoria, Don Felip Codina²⁶ a laissé son comptoir à un de ses assidus employés, lui-même Catalan, du nom de Ramon Boldú. C'est celui-ci, avec son épouse Pilar Solé (aussi Catalane), qui depuis Tivaoune et avec la complicité de "fils de la terra, sense una sola excepció" (d'autres employés, tous originaires exceptionnellement de la Catalogne), dirige les autres factories installés en plein coeur du bassin arachidier plus précisément dans les localités de Diourbel, Bambey, Guinguinéo, etc [voir carte de la présence catalane au Sénégal en annexe]. :

"Aviu, la casa Codina té les factories de Tivaoune, Diurbel, Bambey i Guinguineo com més importants, sense perjudici d'altres en correspondència. El senyor Codina està aviu reposant de la vida activa del negoci, vivint entre nosaltres a Barcelona i fruit d'una fortuna guanyada molt honorablement al Senegal. Té aviu a Tivaoune, el seu representant, en Ramon Boldú, el qual, així com tots els empleats de les factories, són fills de la terra, sense una sola excepció."

56. Ainsi, à Diourbel, la succursale Codina était gérée par Ramon Batalla et Casimir Solé²⁷ qui représentaient le comptoir dans cette partie du Sénégal (p. 158). La sphère d'influence de la Casa Codina ne s'arrêtait pas seulement à ces localités cités plus haut. Dans le gros village religieux de Pire, la Casa Codina était représentée par un Catalan nommé Julià (p. 161). Mais, y avaient-ils d'autres Catalans en dehors de la sphère Factoria Codina ? Dans le livre de Maluquer de nombreux passages renvoient effectivement à d'autres Catalans vivant au Sénégal et peu, ou pas du tout, reliés à la Casa Codina. C'est ainsi qu'à la page 53, apparaît la description d'un Catalan répondant au nom de Vergès, "amic" (ami) de Ramon Boldú. De même, à la page 59, s'arrêtant à une localité située entre Rufisque et Thiés, Maluquer annonce un "jove [...] que parla català amb Boldú" (jeune [...] qui parle catalan):

"Tombem a l'esquerra d'un carrer, i d'una botiga que fa cantonada surt un jove, i escolto que parla català amb Boldú. Li fa uns encàrrecs i continuem. L'entrevista curta i freda. No pregunto el perquè."

57. Cette même description de la présence catalane extra sphère Casa Codina se poursuit dans d'autres paragraphes. À la page 48, est décrite une certaine Madame Vidal, "esposa del Perruquer fill de Portvendres" (épouse du coiffeur originaire de Port-Vendres dans le Languedoc-Roussillon français), de même qu'à la page 49, apparaît une superbe pose photographique des couples "Boldú et Galinou". Au fil du texte, on se familiarise aussi avec des noms comme Roms, Bogues, Pons, etc, noms qui n'ont eu aucune relation avec la Casa Codina, en tout cas selon le récit livré par Maluquer. L'ouvrage de Ricard Carreras i Valls présente aussi des paragraphes où apparaît des Catalans : par exemple, à la page 93, l'auteur décrit un certain Coudine, commandant de cercle à Kaédi, qui serait un Catalan originaire de Cerbère (commune des Pyrénées orientales en France). R. Carreras i Valls parle encore de 30 catalans originaires à

26. Rappelons que Ricard Carreras i Valls nous apprend à la page 153 de son ouvrage que Felip Codina est originaire de la localité de Cervera, dans la Province de Lérida en Catalogne.

27. Ce dernier était le frère de Pilar l'épouse de Ramon Boldú.

la fois des deux Catalognes française et espagnole qui travaillaient dans le bateau Gergovia et qui effectuaient régulièrement la liaison Dakar-Marseille (p. 17). Mais la Casa Codina avait-elle besoin de tout le réseau catalan présent en Sénégal pour que ses activités fonctionnent bien ?

58. Le comptoir Codina disposait de son propre réseau. Les marqueurs de ce réseau étaient visibles presque partout en Sénégal à cause de l'importante activité commerciale qu'il développait avec les chefs locaux, les autochtones et les colonisateurs français. Si l'activité de négoce arachidier dans lequel excellait la Casa Codina n'est plus à démontrer²⁸, le réseau Codina exploitait et gagnait aussi la confiance des chefs traditionnels locaux. Ainsi, des relations louches étaient entretenues avec les chefs locaux, de l'ethnie wolof, lesquels pourtant souvent étaient traités de "tyranniques". À la page 86, Maluquer parle d'un "Damel Laubé", lui-même "tyrannique" que le fondateur du comptoir catalan, "el senyor Codina li tenia certa consideració" (pour qui Monsieur Codina avait beaucoup de considération) :

"El Damel Laubé era un veritable tirà [...] i era en el temps en què el senyor Codina, l'amo d'aquesta factoria, havia extès en gran son negoci per aquí. El senyor Codina li tenia certa consideració perquè sabia trampejar les situacions."

59. La nébulosité du réseau Codina s'étendait aussi aux rois et autres petits chefs wolof auxquels il avait fini par gagner leur confiance à coup de cadeaux. À la page 87, Maluquer parle d'un certain roi "Mey-sa' M'Bay²⁹" qui donna, comme récompense, à Felip Codina, une servante esclave de l'ethnie bambara du nom de Fama, âgée de 5 ans. Celle-ci, ayant grandi à l'ombre des Codina, s'occupera de tous les travaux domestiques du foyer des Codina, puis, plus tard, du couple Boldù-Solé. Le réseau Codina ne s'arrêtait pas seulement aux chefs et rois wolof, il influençait aussi leurs sujets c'est-à-dire, les autochtones dont certains étaient soumis à un petit "assimilationisme" à la catalane. Comme dans la Katalatribu³⁰ de la Guinée espagnole dont rêvait Josep M. Folch i Torres et que décrit si bien l'historien catalan Jacint Creus (1993), les travailleurs et serviteurs de la Factoria Codina "parlaient", "faisaient" et "respiraient" catalan pour le grand bonheur de la Factoria, si l'on en croît à Maluquer (p. 77) :

"Es curiós trobar-se al Senegal amb aquesta colònia catalana de can Codina. Tot es fa en català i en català es respira i amb roba catalana de nostra senyera es cobricella en determinades festes la factoria. El català el coneixen ja els negres servidors de la casa de temps antic, i és curiós i agradósíssim per mi que la cuinera indígena, la Fama, que d'ença que tenia cinc anys és a la casa i la qual fou regalada com esclava per antic cacic, em dongui el bon dia y la bona nit en nostra llengua."

60. Pour qu'il fonctionne bien "l'assimilationisme" catalan avait aussi besoin des langues natives du pays. C'est ainsi que nombre d'étrangers et non-autochtones européens parlaient le wolof (ou Ouoloff), "langue commerciale" par excellence au Sénégal durant l'époque coloniale:

28. Plusieurs iconographies dans l'ouvrage de Maluquer montrent des images du comptoir, des amoncellements d'arachides, des ensachements du produit, les instruments de pesage comme les grosses balances, etc. Signalons, à la page 65, par exemple, cette merveilleuse iconographie qui montre une colonne d'une bonne dizaine de chameaux chargés lourdement de gros sacs d'arachides et se dirigeant vers la Factoria Codina.

29. Que nous transcrivons ici par Meïssa M'Baye.

30. C'était la vision de l'écrivain Josep M. Folch i Torres (1880-1980) qui rêvait de "former", dans la colonie espagnole de la Guinée équatorale, un grand peuple de Nègres avec le nom de Katalatribu (entendez : une tribu entièrement dévouée, soumise corps et âme, aux Catalans !).

“... Les milieux non-autochtones [de Tivaoune], Européens et Libanais, sont surtout préoccupés de la bonne marche de leurs affaires et entretiennent d’excellentes relations avec la masse. Il s’agit généralement de commerçants vivant dans les Escales depuis des dizaines d’années, parlant fort bien le Ouoloff et connaissant leurs clients de père en fils, raison pour laquelle ils sont respectés et aimés”[Archives Nationales du Sénégal: Dossier 2G50/123, P. 9]

61. Par ailleurs, Maluquer i Viladot montre que le réseau catalan fonctionnait aussi bien dans le pays d’installation que dans celui d’origine. Ainsi, dans “aquest equatorial africà” (cette Afrique équatoriale), à la fois si lointaine et si proche, les Catalans ne semblaient pas s’ennuyer pour autant puisqu’ils recevaient d’une manière continue “nombrosos diaris i revistes en nostre idioma” (de nombreux journaux et revues écrits en catalan). Étaient aussi célébrées, en grande pompe, toutes les fêtes catalanes, (p. 77) qui regroupaient tous les ressortissants de la Catalogne installés dans la colonie sous domination française :

“Aquí se celebren totes les festes catalanes, i el fonógraf fa que cada nit sentíssim els nostres himnes i tendres cançons i ballades, que produeixen en els nostres cors unes bategades de joia, com no es pot comprendre sinó trobant-se lluny de la terra i en païssos com aquest equatorial africà. Allí es reben nombrosos diaris i Revistes en nostra idioma. A les factories de Diurbel i Guinguineu passa el mateix. La terra allí viu en aquests bons catalans.”

62. Combien de temps ont prospéré les activités de la Factoria Codina ? Ont-elles perduré de la première moitié du XX siècle aux années d’indépendance du Sénégal ? Les activités de la Casa Codina se sont-elles arrêtées avec la décolonisation ou ont-elles continué à prospérer au-delà de 1960 ? Seule une recherche en profondeur peut donner des éléments approximatifs de réponses à ces interrogations. Ce que l’on pourrait néanmoins affirmer c’est que les Catalans, ou précisément la Factoria Codina, ont beaucoup profité de la colonisation française au Sénégal. Au côté de grandes maisons commerciales bordelaises et nantaises comme Griffon, Maurel & Prom, Mal Filâtre, Petersen, etc, la Factoria Codina a occupé et immensément tiré profit du créneau des traitants en exploitant la matière première qu’est l’arachide.



5. Bilan de la présence catalane en Sénégal : un courant migratoire peu connu

63. En l’état actuel des connaissances très superficielles sur la migration catalane en Sénégal, peut-on oser faire un petit bilan³¹ de la présence des Catalans dans cette partie de l’Afrique sub-saharienne ? Nous pensons que l’exploitation des documents, articles et ouvrages consultés peut permettre de dresser une petite conclusion de la présence catalane en Sénégal. En effet, une petite partie des informations est là pour montrer que l’expansion commerciale catalane en Sénégal, à partir de la fin du XIX ème et de la première moitié du XX siècle, est incontestable. Les divers écrits catalans qui ont parlé de cette période mémorable

31. Nous l’avons déjà annoncé : nous ne prétendons nullement, à cet effet, faire un bilan exhaustif de cette présence, car nous savons que ce présent travail historique, traité dans ce chapitre, renferme beaucoup de lacunes comme par exemple : la primauté de la voie bibliographique (archives, récits de voyages, documents écrits) que nous avons privilégié au détriment d’enquêtes et d’entretiens (ethnohistoire) sur le thème, manque d’informations croisées, etc. Si l’occasion nous est donnée, nous envisageons d’ailleurs d’approfondir ce thème avec une recollecte d’informations beaucoup plus vivantes et diversifiées.

sur la Sénégal montrent que l'histoire de cette sous-région ouest-africaine peut être également lue à partir d'autres sources qui ne sont uniquement pas françaises, portugaises, espagnoles ou anglaises ! Les relations entre Catalans et peuples de la Sénégal n'auraient peut-être pas été rendues publiques sans ces authentiques récits dans la langue de Pompeu Fabra. L'apport des écrits catalans, pour connaître cette plage de temps sénégalaise, est donc non négligeable malgré les nombreux jugements de valeurs qu'ils véhiculent. Les contacts entre Catalans et peuples de la Sénégal ne sont pas donc récentes et se sont caractérisés par diverses formes. Une analyse de ces relations permet de tirer cinq grands enseignements suivants :

64. D'abord, il apparaît, pour le moment, indéniable que c'est l'abolition de la traite négrière qui a dû réorienter les Catalans vers le créneau du libre-commerce en Sénégal. Ayant longtemps brillé dans le trafic négrier, avec la complicité de quelques chefs locaux africains, les catalans se sont détournés du commerce des esclaves grâce aux "harcèlements" de la "puissante et redoutable" flotte anglaise. Cette dernière non seulement s'était basée sur les traités de 1817, 1820 et 1835 pour faire cesser la traite dans les côtes africaines (A. Arnalte, 1992), mais aussi ces mêmes traités ont servi, peut-être, de prétexte aux Anglais et aux Français pour mieux contrôler les activités commerciales et connivence avec certains leaders locaux de la Sénégal (J. M. Fradera 1984, p. 43) :

"La persecusió anglesa als negrers, a partir de l'entrada en vigor el 1820 del tractat bilateral entre Espanya i Anglaterra, forçará a la clandestinitat i simulació de les expedicions i àdhuc de qualsevol testimoni de l'activitat delictiva. En els mateixos llibres de comptabilitat de les cases comercials barcelonines podem observar que els negres es converteixen en "bullos", "carbon", etc. L'única possibilitat de mesurament fiable són les llistes d'embarcacions capturades o denunciades per l'aparell abolicionista anglès a les costes africanes i de l'Havana. Una relació passada pel govern anglès a l'espanyol de les embarcacions capturades a les costes africanes i conduïdes a Sierra Leona on serien jutjades pel Tribunal mixt anglo-espanyol ens mostra que entre el 1821 i el 1845 varen ser capturades 233 embarcacions espanyoles, 56 de les quals poden ser identificades com catalanes, és a dir un 23,9 % del total."

65. Le deuxième enseignement que l'on peut tirer de ce bilan de la présence catalane en Sénégal est sûrement l'ouverture de la Catalogne à l'Afrique au sud du Sahara. L'activité commerçante des catalans s'est très tôt ouverte à l'Afrique même s'il faut déplorer les grands dégâts causés dans le domaine de la traite négrière comme le montre si bien le pertinent film *Havanera 1820* (2h30') d'Antoni Verdager diffusé en 1993 au grand écran et qui parle de la réelle participation des négriers catalans dans le commerce des humains au Cuba. Il y a aussi le regret de la destruction des écosystèmes sénégalais avec les ravages causés par les multiples caceres. Par ailleurs, la position stratégique de Barcelone, capitale maritime avec un port important, a dû sûrement renforcer cette ouverture vers l'extérieur, à un moment où voyager était très hasardeux. La perte des colonies espagnoles en Asie en 1898 (les Philippines) et de l'île de Cuba dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle a constitué aussi un motif majeur de redéploiement et de ré-ouverture des catalans au reste du monde.

66. La proximité de la France et surtout de la "Catalogne nord" peuplée de Catalans "francisés", après le partage de la Grande Catalogne entre l'Espagne et la France, aurait aussi joué un rôle important dans l'orientation des Catalans de l'État espagnol vers la Sénégal. Cette remarque pourrait constituer un troisième point non négligeable. En effet, il apparaît ici que la division dont fut victime la Grande Catalogne, en séparant le peuple catalan de part et

d'autre de la frontière des Pyrénées a aussi renforcé les liens de sentiment national et ethnique. Combien de fois, les ouvrages de Joan Maluquer i Viladot et de Ricard Carreras i Valls ont renvoyé le lecteur à la "Catalogne nord", aux Catalans de France, et qui parleraient la même langue que ceux d'Espagne ? Le port de Marseille, où travaillaient nombre de catalans, a dû aussi avoir une part de responsabilité dans l'élection de la destination Sénégalie.

67. La Sénégalie a incontestablement demeuré un véritable "territoire de chasse" pour l'Espagne en général, et la Catalogne en particulier. Ceci est d'autant plus vrai que cette remarque constitue le quatrième enseignement que l'on déduit des longues relations qui ont existé entre la Péninsule Ibérique et la Sénégalie. Les amateurs de chasse et de "randonnées" avaient une certaine curieuse "enyorament" (nostalgie incurable) et "indestructible de l'Àfrica", comme l'a si bien décliné Nicolau Maria Rubió i Tudurí (1932, p. 7) dans le préface de son ouvrage Sahara-Niger :

"L'Àfrica deixa, a aquells que l'han tastada, una nostàlgia incurable: Així, almenys, ho reconeixen els viatgers africans, els caçadors, els missioners i els "traders" d'articles diversos que corren el continent negre; i amb una malencónica referència a aquest enyorament indestructible, jo acabava, fa pocs anys, el meu llibre "Caceres a l'Àfrica Tropical."

68. Plus qu'une entreprise individuelle, le fait d'aller chasser en Afrique, est apparu parfois comme une oeuvre institutionnelle, un "pes" (poids) et devoir qu'il fallait accomplir pour être bien avec soi (N. M. Rubió i Tudurí, 1932, p. 89 & 110) :

"Ja voldria ésser al Niger; i haverse tret aquest pes de sobre".

69. Ou bien encore, à la page 110, apparaît ce curieux télégramme de N. M. Rubió i Tudurí, envoyé depuis la ville de Gao au Président du gouvernement catalan et libellé ainsi :

"Président Generalitat de Catalunya. Barcelona. Traversé Sahara avec drapeau catalan."

70. Jean Thomas (1928), un Français pro-Catalan, qui parcourut les côtes occidentales de la "Guinée française" et le long du fleuve Niger entre février et août 1923 et ayant donné une série de conférences sur son "exploit" les 18 et 19 mai 1927 à la "Sala Mozart" de Barcelone sous le patronage du CEC, conforte bien cette image de "voyageur sous couvert de l'empire colonial français". En effet, à la page 445, J. Thomas justifie son voyage en "Guinée française" pour trois grands motifs : "fer un recull d'observacions biològiques sobre la fauna de la regió, obtenir col·leccions zoològiques per als diversos laboratoris del Museu, i portar, malgrat les dificultats i l'absència de pressupost i material, exemplars d'animals vivents" (faire un recueil d'observations biologiques sur la faune de la région, obtenir des collections géologiques pour les divers laboratoires du Musée, et apporter, malgré les difficultés et l'absence de budget et matériel, des exemplaires d'animaux vivants) :

"La finalitat principal d'aquesta missió era la següent: estudiar les condicions de la pesca practicada pels indígenes, i recercar els mitjans de desenvolupar, entre els negres de la Guinea i del Sudan, el consum de peix, per tal millorar llur alimentació assotada. Calia, a més, fer un recull d'observacions biològiques sobre la fauna de la regió, obtenir col·leccions zoològiques per als diversos laboratoris del Museu, i portar, malgrat les dificultats i l'absència de pressupost i material, exemplars d'animals vivents."



71. L'œuvre humanitaire de Jean Thomas devient de plus en plus explicite à la page 458, où il expose les réelles motivations de son "voyage" sur les côtes de la "Guinée française". Selon lui, le réel but de son séjour dans ces terres africaines était d'inciter les nègres à manger plus de poissons contenant de fortes valeurs nutritives. Le résultat de tout cela devrait conduire à une plus grande aptitude des Nègres à accomplir le service militaire colonial français. Dans cette même page, il rappelle avec beaucoup de regret qu'en 1922, le nombre de nègres inaptes au service militaire colonial a atteint le chiffre de 2.247 dans la zone de Niafunké (au Soudan français et actuel Mali) alors que seulement 45 furent reconnus aptes durant la même année. Plus loin, il annonce que le Ministère des Colonies était par ailleurs fort intéressé par "ses premiers résultats" et que "ses modestes travaux" pourraient finalement "contribuer à améliorer le bien-être de l'indigène et par conséquent à rehausser le contrôle des colonies françaises" (p. 459) :

"[...] els nostres modestos treballs, poden contribuir [...] al millorament del benestar de l'indígena, per consegüent, a l'elevació del nostre domini colonial francès ..."

72. Un cinquième et dernier enseignement, et non le moindre, est la collaboration catalane à l'entreprise colonisatrice française en Sénégal. Ainsi, à l'image du libanais en Afrique ou de l'espagnol véritable "colono rural por definición" dans l'Algérie sous domination française, pour paraphraser J. B. Vilar & M^a. J. Vilar (1999, p. 37), les Catalans présents en Sénégal durant la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle et la première moitié du XX^{ème} siècle ont activement collaboré avec l'autorité française ou observé une neutralité³² inquiétante. Les articles et les ouvrages que nous avons étudiés regorgent d'exemples qui illustrent cette collaboration ou qui approuvent l'œuvre colonisatrice des Français. Cette collaboration ne se justifiait-elle pas, d'ailleurs, à une époque où l'Européen dominait le monde et faisait prévaloir ses valeurs, normes et lois à travers une subtile opération de contrôle hégémonique pour reprendre E. Said (1993) ? Mais si les Français se sont jetés à la mare en colonisant directement les peuples de la Sénégal, la présence catalane s'est surtout caractérisée par le règne d'un 'impérialisme commercial' singulier. Si on fustige leur attitude vis à vis de la colonisation, on remarque cependant que le phénomène 'd'impérialisme commercial' qu'ils ont instauré a accentué la mobilité du capital et occupé les autochtones, mais surtout leurs chefs locaux. La mobilité du capital a aussi favorisé le déplacement d'une force de travail, en ce sens que quelques mouvements migratoires autochtones se sont opérés suivant les réseaux de la filière arachidière, et particulièrement ici dans le cas de la Factoria Codina. Cette dernière, comme indiqué, fonctionnait presque entièrement selon la logique des vieilles maisons commerciales françaises, avec un réseau de succursales, de représentants de chefs locaux souvent corrompus et d'une clientèle autochtone très tôt soumise à la consommation des produits occidentaux.

73. Le dynamisme commercial catalan en Sénégal n'est ainsi plus à démontrer puisqu'il s'est remarqué dans deux domaines : sur la capacité d'accumulation et de mobilisation des ressources économiques et sur la maîtrise d'une identité territoriale. Contrairement à la présence catalane au Maghreb, où effectivement les premiers "colons commerçants" négociaient leurs affaires directement avec les populations locales (E. Martín Corrales, 2002, p. 170), en Sénégal il n'a pas eu d'intercanvis (d'échanges) directs entre Catalans et autochtones. La plupart des relations se faisaient par le haut c'est-à-dire entre les chefs coutumiers, la noblesse wolof et les représentants des intérêts catalans. De plus, les échanges catalans loin d'être

32. On aimerait savoir ici l'opinion de l'historien catalan Albert Balcells (1993) lui-même ardent défenseur d'un enseignement rigoureux de toute l'"histoire nationale catalane" dans les établissements scolaires et universitaires publics de la Catalogne.

culturels se sont plutôt focalisés sur une logique migratoire d'accumulation. En tout cas, tous les ouvrages et écrits consultés, par nos soins sur la présence catalane en Sénégal, pour ce présent travail, ne situent pas les activités des Catalans hors du circuit du commerce de l'arachide (ou de la cueillette et de la chasse), contrairement à d'autres lieux d'Afrique où ils ont excellé dans d'autres types d'échanges. La puissance de la "colonie" catalane établie en Sénégal s'est donc bâtie, en grande partie, sur l'accumulation des ressources économiques tirées de la filière arachidière, sur le corporativisme urbain et sur une intense dynamique commerciale. En même temps, cette accumulation leur a permis de multiplier leur réseau commercial qui a fini par faire prévaloir des pratiques territoriales spéciales. Celles-ci se lisaient à travers les principaux maillages spatiaux que tissaient les succursales ouvertes presque partout dans le bassin arachidier. Ce centrage sur ces territoires économiquement "conquis" fait peut-être partie de l'identité catalane et constitue un des marqueurs historiques qui ont caractérisé la présence de ce groupe ethnique en Sénégal. La "catalanité" dans cette partie de l'Afrique s'est donc fortement identifiée à partir de la territorialisation des activités commerciales, la maîtrise du corporativisme et l'exploitation en profondeur de la dynamique urbaine de la filière arachidière. En définitive, l'entreprise catalane en Sénégal était plutôt plus privée que publique : il y a eu plus d'invidualités qui se sont jetées à l'aventure commerciale que des stratégies économiques conquérantes liées au grand capital du pays d'origine (manufactures, sociétés anonymes, grandes maisons commerciales, etc.). Mais malgré cela, les contacts directs entre populations locales et Catalans étaient très rares. Peut-être était-ce dû au fait que les peuples de la Sénégal, à cet époque, n'étaient pas libres de leurs activités et continuaient toujours d'être traités de "subnationaux" (subnationaux), "miserables" (miserables) et "salvatges" (sauvages) comme le défendit si bien, en son temps, le grand et adulé intellectuel catalan Rovira i Virgili :

"El dret de les nacionalitats, el dret a la plena independència, és patrimoni dels pobles arribats a maturitat civil. No abraça per igual civilitzats i salvatges, pobles d'alta cultura i tribus miserables. Tot l'error dels qui sostenen la confusió està a no saber veure que hi ha pobles subnacionals, als quals no pot legitimament ésser aplicat el principi nacionalista. Aquest principi pressuposa una consciència nacional, una voluntat col·lectiva. I on són la consciència i la voluntat de les tribus del Marroc o dels negres del Senegal"³³

74. Existents-ils, dans l'actualité aujourd'hui, des Catalans qui continuent toujours de vivre au Sénégal ? Des enquêtes personnelles effectuées au Sénégal et en Gambie, permettent de répondre par l'affirmative. Peu d'informations sont cependant disponibles sur leur nombre et leurs domaines d'activités. Vue cette faiblesse d'informations à leur sujet, on est en mesure de dire qu'ils sont très peu représentatifs à l'heure actuelle en Sénégal. Les quelques rares catalans qui vivent aujourd'hui dans le pays se sont investis dans les oeuvres caritatives gérées par l'Église, dans le domaine de la santé et dans la coopération internationale et les entreprises de pêche. La plupart vit entre Dakar, Thiés, la Région du Fleuve (N'Dar-St. Louis) et la Casamance. D'après nos enquêtes personnelles, très peu de catalans restent aujourd'hui longtemps dans le pays comme avant. La plupart sont donc partagés entre deux vies : la Catalogne et l'Afrique. Nous ne terminerons cette étude sur les migrations catalanes en Sénégal non sans affirmer qu'elles demeurent encore très peu connues ; ou mieux pas du tout étudiées.³⁴ De nouvelles pistes de recherches géo-historiques sur cette thématique

33. Citation extraite de E. Martín Corrales (2002, p.197).

mériteraient donc d'être ouvertes pour combler ce vide. Elles pourront ainsi permettre, dans un futur non lointain, d'engager une profonde recherche sur le vieux réseau catalan en terre sénégalaise.

Bibliographie

A. (1926) "Bibliografia. R. Carreras i Valls. – Al marge del Sahara", in Butlletí Excursionista de Catalunya nº 375, pp. 318-319.

Archives Nationales du Sénégal (1950) : Dossier 2G50/123. Subdivision de Tivaoune. Rapport politique annuel.

Armengou, M. (1984) "Iconografia marinera de tema negrer", L'Avenç nº 75, pp. 48-51.

Arnalte, A. (1992) "Noticias sobre comercio español en la costa de África a mediados del siglo XIX", Estudios africanos nº 10-12, vol VI, PP. 35-49.

Balcells, A. (1993) "La història de Catalunya i la tesi de la neutralitat nacional", L'Avenç nº 172, pp. 58-65

Botey i Riera, J. (1926) "Caceres a l'alta Gàmbia (Àfrica Occidental)", Butlletí Excursionista de Catalunya nº 370 du mois de mars, pp. 81-100.

Camps, J. (1977) "Catalanisme polític i pensament colonial en Tomàs Bertran i Soler", L'Avenç nº 1, pp. 62-66

Carreras i Valls, R. (1926) Al marge del Sahara. Impressions d'un viatge al Senegal, Gambia, Guinée, Sudan i Mauritanie. (Aquarel·les d'en Miquel Carreras i Dexeus), Barcelona, Kora, S. A.

Carreras i Valls (1927) En marge du Sahara : Impressions d'un voyage au Sénégal, Gambie, Guinée, Soudan et Mauritanie, Perpignan, Éditions de l'Éveil Catalan.

Carreras i Valls, R. (1928) La descoberta d'América (Ferrer, Cabot i Colom), Barcelona, Reus.

Carreras i Valls (1929) Catalunya descobridora d'América. La pre-descoberta i els Catalans Joan Cabot i Cristòfol Colom segons documents inèdits, Barcelona, Altès.

Carreras i Valls, R. (1933) La República catalana de 1462 i el projecte de constitució de Catalunya del 1933, Barcelona, Agrupació Catalans d'América.

Carreras i Valls, R. (1936) El llibre a Catalunya 1338-1590, Barcelona, Altès.

34. L'historien Francesc Espinet i Burunat (Universitat Autònoma de Barcelona) a fait une importante recompilation historique sur les voyageurs catalans dans le "monde arabo-musulman". Cette recompilation, de 34 pages, intitulée "Viatges de catalans al món Arabomusulmà o catalans en terra de moros. Un inventari provisional" nous a été facilitée par la Docteur Perla Zusman que nous remercions au passage.

Corrales, E. M. (2002) “El nacionalismo catalán y la expansión colonial española en Marruecos: de la guerra de África a la entrada en vigor del Protectorado (1860-1912)”, in Marruecos y el colonialismo español (1859-1912). De la guerra de África a la “penetración pacífica”, Barcelona, éditions Bellaterra.

Creus, J. (1993) “Katalatribu i realitat colonial. Una visió de la Guinea Espanyola de Josep M. Folch i Torres”, L’Avenç n° 170, pp. 36-42

Cortès, J. L. (1990) “Aproximación a la vida del esclavo negro en la España de los siglos XV y XVI”, *Estudia africana*, n° 1, pp. 39-48

Curtin, P. D. (1969) *The Atlantic Slave Trade. A census*, Madison, The University of Wisconsin Press, XIX.

De Reparaz (Fill), G. (1928) “Bibliografia. R. Carreras Valls – La descoberta d’Amèrica (Ferrer, Cabot i Colom)”, in *Butlletí Excursionista de Catalunya* n° 398, pp. 279-286

De Reparaz (Fill), G. (1930) *Catalunya a les mars. Navegants, mercadors i cartògrafs catalans de l’edat mitjana i del renaixement*, Éditions Mentora.

Devey, M. (2000) *Le Sénégal*, Paris, Karthala.

Diop, A. B. (1984) “Introduction”, pp. 5-26, in *Esquisses sénégalaises*, Paris, Karthala.

Duarte, À. (1988) “El Republicanisme Català davant els conflictes colonials (1890-1898)”, L’Avenç n° 114, pp. 14-19

Eltis, D. (1977) “The export of slaves from Africa, 1821-1843”, *The Journal of Economic History*, 2, pp. 410-431.

Genovese, E. E. (1965) *The Political Economy of Slavery, Studies in the Economy and Society of the Slave South*, New-York, Pantheon Books

Goytisoló, J. (1986) “Los viajes de Alí Bey”, pp. IX-XXXI, in Ali-Bey Domingo Badía. *Viajes por Marruecos, Tripoli, Grecia y Egipto*. Prólogo de Juan Goytisoló, Barcelona, Gráficas Ampurias, Viajes y Filosofos.

Fraderas, J. M. (1984) “Catalunya i Cuba en el segle XIX: el comerç d’esclaus”, L’Avenç n° 75, pp. 42-47

Iznard, M. (1979) “Amèrica i l’economia catalana en el vuit-cents”, L’Avenç n° 15, pp. 34-40

Maluquer I Viladot, J. (1889) *Derecho Civilo especial de Barcelona y su término compilación metódica y comentado de los privilegios, pragmáticas, reales cédulas, usos y costumbres de la ciudad de Barcelona*, Barcelona, Imprenta La Renaixensa.

Maluquer I Viladot, J. (1906) *Recuerdos de un viaje à Canarias*, Barcelona, Imprenta de Henrich y Compañia.



Maluquer i Viladot, J. (1928) Records d'un viatge al Senegal. Una factoria catalana (Lletras als de casa), Barcelona, Edicions i publicacions Iberia.

Maluquer I Viladot, J. (1930) Per constituir la Regió catalana. Opinions i comentaris, Barcelona, Casa de la Caritat.

Maluquer I Viladot, J. (1934) Una mica d'història de la catalanitat de la darrera Diputació Provincial de Barcelona, Barcelona, Edicions L. Gili.

Martinez Shaw, C. (1979) "Catalunya i el comerç amb Amèrica: final d'una llegenda", L'Avenç n° 15, pp. 19-23

Pla, M. (1994) "Pintar les gaseles abans de matar-les: Rubió i Tudurí a l'Àfrica", Els marges, n° 51, pp. 109-112.

Quintana, J. M (2002) Nicolau Maria Rubió i Tudurí (1891-1981). Literatura i Pensament, Institut Menorquí d'Estudis Curial, Edicions Catalanes, Publicacions de l'Abadia de Montserrat.

Riera J. (1978) "Un cop de brot en l'art de la pintura: Cresques Abraham", L'Avenç n° 7-8, pp. 42-45.

Rovira Fors, J. (1984) "El bergantí negrer "Tellus"", L'Avenç n° 75, pp. 52-55

Rubió I Tudurí, N. M. (1926) Caceres a l'Àfrica Tropical, Barcelona, Impremta Altès, (ouvrage réédité en 2001, aux éditions Columna, Barcelona)

Rubió I Tudurí, N. M. (1932) Sahara-Niger. Nou viatge pel desert i la selva africana, amb fotografies d'A. Vallès, J. Botey, J. Puig i J. Cufí, Barcelona, Llibreria catalonia, (réédité en 1993).

Rubió i Tudurí, N. M. (1936) Le Réveil de l'Afrique, Marseille, Les Cahiers du Sud.

Said, E. (1993) Culture and Imperialism, London, Chatto & Windus

Serrano, C. (1984) Final del imperio. España 1895-1898, Madrid, Siglo XXI.

Thomas, J. (1928) "Per les costes de la Guinea Francesa i pel llarg del Niger", Butlletí Excursionista de Catalunya n° 403, pp. 445-459.

Vilar, J. B, & M^a. J. Vilar (1999) La emigración española al Norte de África (1883-1999), Madrid, Arco/Libros, S. L.

Williams, E. E. (1942) The Negro in the Caribbean, Washington DC, Associates in Negro Folk Education

Williams E. E. (1944) Capitalism and Slavery, NC, University of North Carolina Press

Papa SOW est chercheur associé au Laboratoire Grup de Recerca sobre Migracions, Département de Géographie, Université Autonome de Barcelone.